

## Dominique Ziegler

---

Né à Genève en 1970, Dominique Ziegler, après une première formation à Paris (stages avec l'auteur-metteur en scène Joël Pommerat, École de théâtre des Enfants terribles – professeurs Thierry Frémont et Agnès Soral –), travaille dès 1996 au Théâtre de Carouge comme assistant-metteur en scène et comédien tout en continuant parallèlement une formation à l'École de théâtre Serge Martin, à Genève, dont il sort diplômé en 1999. En 2001, il crée, avec le comédien David Valère, la Compagnie «Les Associés de l'Ombre», et met en scène sa première pièce *N'Dongo revient*, à Genève. La pièce remporte un grand succès public et critique et est aussitôt reprise à Paris au Théâtre de la Main-d'Or pendant neuf semaines, puis, de retour à Genève, au Théâtre La Grenade, au Théâtre de Carouge deux saisons de suite, et en tournée, avec notamment un passage par la Scène nationale Bonlieu à Annecy. La pièce lui vaut aussi d'être censuré par la Confédération helvétique qui lui retire son soutien pour une tournée africaine après en avoir été pourtant l'instigatrice et s'être engagée contractuellement. Il écrit ensuite et met en scène *Opération Métastases*, joué au Théâtre de Carouge deux saisons de suite et en tournée en Belgique, France, Suisse et Italie, puis *René Stirlimann contre le Docteur B.*, *Building USA* et *Les Rois de la com'*, qui, tous les trois, rencontrent un grand succès à Genève. *Building USA* est par ailleurs sélectionné dans le cadre d'une manifestation culturelle conjointe suisse allemande et romande, pour être traduit et travaillé par des acteurs bilingues et est présentée en lecture sous cette forme au Centre Dürrenmatt (Neuchâtel) et au Litteraturhaus de Bâle, en 2008.

Dominique Ziegler est aussi l'auteur de deux romans, *La Solitude de la mule* (Prix Plume d'or de la Société genevoise des écrivains en 2004) et *Les Aventures de Pounif Lopez* (2008), d'un essai sur le rock, *Grandeur, décadence et renaissance du rock progressif*, (Prix spécial de l'essai, Société genevoise des écrivains 2006), d'un recueil de poèmes, *After Forever – 33 visions de l'au-delà*, interprétés par Philippe Macasdar, Myriam Boucris et Bernard Escalon, sur une création sonore d'Andres Garcia, au Théâtre Saint-Gervais en 2005, de nouvelles, ainsi que de paroles de chansons interprétées par Béatrice Graf et Hélène Corini dans le spectacle *Deux ailes* qu'il met en scène en 2007 au Théâtre L'Échandole (Yverdon) et à La Parfumerie (Genève). En août 2008, il est invité comme auteur au Festival de Spa (Belgique) où sa pièce *N'Dongo revient* est lue en public par des interprètes belges et français, dont le comédien Pierre Santini. Sa pièce la plus récente, *Affaires privées*, ouvre la saison 2009-2010 du Théâtre de Poche, à Genève, et est également programmée dans le cadre du Festival de la Bâtie, puis en tournée à L'Arsenic (Lausanne) et à Château Rouge (Annemasse). Elle a aussi été l'une des deux finalistes à avoir fait l'objet d'une mise en lecture par le Théâtre de l'Atelier de Lyon et par le Théâtre du Passage de Neuchâtel dans le cadre du Festival d'écriture théâtrale romande contemporaine, en février 2009. À la demande de Philippe Macasdar, directeur du Théâtre Saint-Gervais, il a co-écrit avec l'auteur Nicolas Buri *Le Maître des minutes*, une pièce traitant de l'impact de Calvin sur la vie quotidienne des Genevois, présentée au public en juin 2009 au Théâtre Saint-Gervais.

Dominique Ziegler

---

N'Dongo revient  
et autres pièces  
(théâtre 2001-2008)

*René Stirlimann contre le Docteur B.*  
(2001)

*N'Dongo revient*  
(2002)

*Opération Métastases*  
(2004)

*Tempête dans un verre d'eau*  
(2006)

*Building USA*  
(2006)

*Les Rois de la com'*  
(2007)

*Affaires privées*  
(2008)



---

*Théâtre en camPoche*  
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »  
dirigée par Philippe Morand  
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées  
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Genève,  
et par le Service des affaires culturelles du canton de Genève.

Ce livre de poche paraît avec l'aide de  
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« N'Dongo revient et autres pièces »,  
deux cent cinquante-sixième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le onzième de la collection « Théâtre en camPoche »,  
a été réalisé avec la collaboration  
de Marie-Claude Schoendorff et d'Erica Deuber Ziegler  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Philippe Pache,  
« Pascal Couchepin, Payerne 2007 »  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 2-88241-257-7

Tous droits réservés

© 2009 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*Pour Théo*

AFFAIRES PRIVÉES

## Notice

*Après la comédie Les Rois de la com', j'avais envie de repartir vers des zones plus sombres et d'aller explorer les tensions du monde moderne sous un angle moins directement sarcastique.*

*À cette époque se multipliaient dans les journaux des articles relatifs à des cas de mobbing. Des amis me parlaient de pressions subies au travail, par eux ou par des tiers.*

*Cette violence, si elle n'était pas nouvelle, me semblait prendre une tournure plus radicale en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle et symboliser la déréliction croissante des relations humaines, mises à rude épreuve par une conjoncture systémique chaque jour plus oppressante.*

*L'abus de pouvoir à huis clos, la perversion des rapports humains qu'il induit me fascinent. De même, les mécanismes de dissolution de la personnalité individuelle au sein du groupe me paraissent constituer un thème d'étude inépuisable, quelles que soient la nature de ce groupe ou l'origine socioculturelle des sujets le composant.*

*Au même moment, comme un autre symbole puissant de la dégénérescence du monde occidental, apparaissaient aux grand jour les importantes malversations de jeunes traders et autres banquiers prometteurs, figures emblématiques des années 80 et 90. Elles révélaient, derrière chaque anecdote ponctuelle, un mode de fonctionnement global du monde de la finance, dont on mesure aujourd'hui, avec une surprise feinte, toutes les conséquences.*

*Un autre phénomène, au cours de la dernière décennie, est venu s'ajouter à ce sombre tableau aux couleurs apocalyptiques, comme un indice de violences plus grandes encore à venir: la mort, dans des circonstances plus que troubles, de grands financiers internationaux. Sans vouloir verser dans un moralisme facile ni, bien évidemment, chercher à édulcorer le drame terrible pour leurs proches que constitue la mort de chacun de ces hommes, ces manifestations de brutalité physique au sein d'un univers d'apparence feutrée me semblent indiquer les vrais enjeux de cette espèce de Monopoly géant, dont les grands financiers sont à la fois les artisans et les joueurs et dans lequel, que cela nous plaise ou non, nous sommes, nous aussi, intégrés. L'argent, s'il est devenu virtuel, transnational, bulle spéculative insaisissable, revêt également, — paradoxe! — une réalité bien concrète. C'est en quelque sorte la leçon qu'on peut tirer de telle noyade suspecte ou de telle asphyxie étrange: la main invisible du marché, les transactions informatiques, l'économie virtuelle dissimulent des acteurs bien réels, dont les livres de comptes doivent être tenus à jour et qui sont prêts à le rappeler à leurs partenaires de façon très physique au besoin.*

*Les relations inextricables entre le monde économique et le monde politique ne sont plus à démontrer; on subordonne toujours le second au premier; j'ai voulu démontrer, à travers cette fiction, que l'inverse peut être aussi vrai.*

*Vivant à Genève, place financière d'importance internationale, il m'était difficile de ne pas me saisir de tous ces éléments pour concevoir une sorte de thriller au sein d'un établissement bancaire privé et d'essayer d'imaginer comment vivent au quotidien des personnages issus du monde de la finance, soumis à une pression perpétuelle.*



*J'ai toujours été intrigué par l'étanchéité des univers qui composent ma ville natale. À deux pas des théâtres, des bistrotts populaires et des salles de concerts rock, qui forment l'essentiel de mon univers social et culturel, se trouvent, en quantité équivalente, des boîtes branchées et des restaurants guindés, dans lesquels se réunit une tout autre faune. En semaine, autour de dix-neuf heures, on peut voir, dans maints établissements ouatés et clinquants du quartier de Bel-Air, de Rive ou de la rue du Rhône, de jeunes traders dynamiques en chemise et de séduisantes jeunes filles en tailleur, prendre un apéritif bien mérité, dans la quiétude et la sécurité de notre belle cité lacustre. J'ai voulu m'intéresser à l'un de ces jeunes types : j'ai imaginé son ascension et sa rencontre avec un seigneur de la finance, un homme supérieurement doué, doté d'une intelligence et d'une sensibilité peu communes.*

*Alors que je m'étais évertué, dans mes précédentes pièces, à brosser des portraits à charge, relevant les aspects les plus bas de l'être humain dans chacun de mes personnages (à l'exception des deux femmes de Building USA), je me suis pris d'affection pour ce grand seigneur, pour cet astre de la finance, pour ses failles, ses doutes. J'ai éprouvé, au fur et à mesure de l'écriture, une véritable empathie pour le personnage d'Edmond Weinstein, de même que pour sa collaboratrice, la trouble Ghislaine, à cause de la tension ininterrompue qui les habite et les oblige à demeurer perpétuellement en mouvement, leur interdisant, de fait, tout repos. J'ai en revanche beaucoup moins de sympathie pour le « héros », notre référent, Jacques Olier, le jeune banquier prometteur, que j'ai pris un malin plaisir à plonger dans les situations les plus déstabilisatrices, en espérant qu'il en tire quelques leçons...*

*Un jeune banquier privé, bien réel celui-là, et nettement plus chaleureux et sympathique que mon personnage, a effectué plusieurs lectures de cette pièce, afin de vérifier et d'améliorer la crédibilité des opérations financières effectuées par les protagonistes de cette fiction. Il n'a pas souhaité être cité, mais je lui adresse toutefois ici ma grande reconnaissance.*

*Affaires privées a fait l'objet d'une lecture publique au Théâtre de Poche en 2008, sous la direction de la metteuse en scène Françoise Courvoisier, avec un quatuor de comédiens de haut niveau. La performance des comédiens et l'accueil enthousiaste du public ont valu à la pièce d'être aussitôt programmée pour la saison suivante dans ce théâtre, puis en tournée, avec la même distribution.*

Créé au Théâtre de Poche (Genève) puis en tournée au Théâtre L'Arsenic (Lausanne) et à Château Rouge (Annemasse), en septembre-octobre 2009.

*Avec :*

Raoul Teuscher : *Edmond Weinstein*

David Gobet : *Jacques Olier*

Sophie Lukasik : *Ghislaine de Saint-Brie*

Daniel Wolf : *René Pierrol*

*Mise en scène :* Dominique Ziegler

*Assistanat à la mise en scène :* Nalini Menamkat

*Scénographie :* Jean-Marc Humm

*Création lumière :* Danielle Milovic

*Création sonore :* Graham Broomfield

*Régie plateau, costumes et accessoires :* Carole Favre

*Personnages*

Edmond Weinstein  
Jacques Olier  
Ghislaine de Saint-Brie  
René Pierrol

*Le décor principal est un bureau situé en haut d'un immeuble. Il est divisé en deux parties. La première est vaste, dotée de deux postes de travail séparés par un couloir. La seconde partie du bureau, séparée de la première par une porte, est l'espace de travail de Weinstein. Cet espace est doté d'une table au fond, sur laquelle trône un ordinateur.*

## SCÈNE 1

*Le bureau personnel de Weinstein. Olier et Weinstein sont assis l'un en face de l'autre, séparés par la table.*

WEINSTEIN. Il vous reste une minute.

OLIER. Modernité contre tradition. Mouvement contre sclérose. Dynamisme contre archaïsme.

WEINSTEIN. Vous avez encore d'autres clichés?  
Vous me faites perdre mon temps.

OLIER. La minute est passée ?

WEINSTEIN. Elle passe.

OLIER. La flibuste.

WEINSTEIN. Pardon ?

OLIER. La flibuste. Ça m'attire.

WEINSTEIN. La flagornerie, ça ne marche pas avec moi. Au revoir.

*Olier se lève. Il veut serrer la main de Weinstein. Celui-ci a déjà le nez dans ses dossiers.*

OLIER. Vous allez lancer une OPA sur Saint-Pré Consulting. Les actions sont surévaluées. Au revoir, Monsieur. *Il sort.*

*Weinstein réfléchit et décroche le téléphone.*

WEINSTEIN, *au téléphone.* Empêchez-le de partir!

*Olier revient en souriant.*

WEINSTEIN. Fiabilité de l'information?

OLIER. Cent pour cent.

WEINSTEIN. C'est chez Damier que vous avez appris ça?

OLIER. Je croyais que vous ne lisiez jamais le CV des candidats.

WEINSTEIN. Vous êtes très malin. Vous commencez demain.

## SCÈNE 2

*Le bureau. Ghislaine et Olier.*

GHISLAINE. Mac.

OLIER. Pas de PC?

GHISLAINE. Mac, Mac, Mac! Edmond ne jure que par les Mac.

OLIER. Une vie sur PC réduite à néant!

GHISLAINE. Une vie, Monsieur Olier! Vous êtes encore jeune.

OLIER. La jeunesse, dans ce métier, c'est relatif...

GHISLAINE. Comme vous y allez! En tout cas, vous nous avez évité une perte de plusieurs dizaines de millions d'euros. Bravo. C'est très rare qu'Edmond tombe dans un piège. Il vieillit, le pauvre.

OLIER. Là, c'est vous qui me tendez un piège.

GHISLAINE. Vous ne voulez pas dégommer le patron dès votre arrivée? Les jeunes loups ne sont plus ce qu'ils étaient!

OLIER. Je préfère attendre un peu! *Ghislaine sourit.*  
*Silence.* Alors je vais travailler sous vos ordres?  
Ou sous votre responsabilité, comme on dit.

GHISLAINE. Ordres, ça me va. Parce qu'au moindre écart vous serez impitoyablement écart...

OLIER. Écarté. Eh oui, je connais la dure loi du ....

GHISLAINE. Non, pas écarté. Écartelé!

OLIER. Ouhla, on ne rigole pas chez Weinstein Invest.

GHISLAINE. Monsieur Weinstein a toujours prôné la théorie des petites unités mobiles. Dix-huit succursales sont parsemées sur la planète avec un maximum de dix personnes par unité. Vous débarquez de nulle part, et vous voilà propulsé d'entrée à la maison mère. Vous comprendrez que je sois vigilante.

OLIER. Pas de nulle part, Madame de Saint-Brie. Vous êtes au courant, j'imagine ?

GHISLAINE. Oui, Monsieur, je connais vos mérites. Huit ans responsable du département fusions et acquisitions à la banque Damier. Mais là...

OLIER. Trente-cinq pour cent de retour sur investissement net l'année passée.

GHISLAINE. Je suis très impressionnée. Pourquoi avoir quitté un poste aussi prestigieux ?

OLIER. J'ai besoin de mouvement. On m'a fait des ponts d'or ailleurs. Vous savez, ma tête est mise à prix.

GHISLAINE. Oh ?

OLIER. Je vaux très cher sur le marché des Jivaros.



GHISLAINE. Je vous arrête, Monsieur Olier, les Jivaros, ce sont les réducteurs de têtes. Les chasseurs de têtes sont les Panarés.

OLIER. Je vaux très cher sur le marché des Panarés!

GHISLAINE. Quoiqu'un stage chez les Jivaros vous ferait le plus grand bien, me semble-t-il.

OLIER. Ha! Ha! Message reçu. Je tâcherai d'être plus humble.

GHISLAINE. Edmond est un extraterrestre. Lorsque vous nous quitterez, le prix de votre tête aura décuplé. Vous aurez toute l'Amérique du Sud aux trousses.

OLIER. Je n'ai pas l'intention de vous quitter. Surtout pas avec une supérieure hiérarchique d'une telle classe.

GHISLAINE. Je vous le dis gentiment, Monsieur Olier, les remarques sexistes me révulsent. Ne vous aventurez jamais sur ce terrain avec moi.

OLIER. Je ne voulais pas...

GHISLAINE. J'ai été claire?

OLIER. J'ai un peu le trac. Je vous prie de m'excuser.

GHISLAINE. On commence?

### SCÈNE 3

*Le bureau. Olier et Ghislaine.*

OLIER. Madame de Saint-Brie, pourriez-vous venir, s'il vous plaît ?

GHISLAINE. Vous pouvez m'appeler par mon prénom si vous voulez.

OLIER. Regardez. *Elle regarde son écran d'ordinateur derrière son épaule.* Le volume des transactions sur les petites capitalisations de Hong-Kong augmente juste avant que notre succursale commence à en acheter !

GHISLAINE. Vous en êtes sûr ?

OLIER. Certain.

GHISLAINE. Vous avez contrôlé plusieurs autres opérations aussi ?

OLIER. Oui, je suis remonté sur les deux derniers trimestres. Toujours les mêmes mouvements suspects.

GHISLAINE. Alors ?

OLIER. Il y a une fuite, c'est évident. Quelqu'un à Hong-Kong achète les titres avant nous et profite du fait que nous montions en puissance dans le capital de la société pour engranger un joli bénéfice sous notre nez.

GHISLAINE. Excusez-moi, Jacques, mais vous êtes vraiment persuadé de ce que vous avancez ?

OLIER. Je suis prêt à remettre ma démission à Monsieur Weinstein si je me suis trompé. Vous devriez vous dépêcher de le prévenir. Le bureau de Hong-Kong ferme dans six minutes.

*Ghislaine va taper à la porte du bureau de Weinstein.*

GHISLAINE. On a un problème.

*Elle ferme la porte derrière elle. Temps. Elle ressort suivie de Weinstein.*

WEINSTEIN. Montrez.

OLIER. Le cours des petites capitalisations accumulées ces derniers trimestres et leur volume les jours précédant nos achats. Un cas typique de front running.

WEINSTEIN. Putain! *Il repart dans son bureau, furieux.*

GHISLAINE. Comment avez-vous réussi à déceler une manœuvre aussi subtile ?

OLIER. Edmond ne m'a pas engagé pour rien !

VOIX WEINSTEIN, *depuis son bureau*. Yes, give me Hong-Kong. Let me speak to Mr Tangwa. *On l'entend hurler et bouger brutalement du mobilier dans son bureau.*

GHISLAINE. Décidément, Jacques, vous commencez très fort.

#### SCÈNE 4

*Le bar. Weinstein et Olier.*

WEINSTEIN. Voyez-vous, Jacques, tout dynamisme comporte obligatoirement sa propre négation.

OLIER. Tout dynamisme ?

WEINSTEIN. Prenez la prophétie de Macbeth. Les oracles annoncent à Macbeth son intronisation prochaine à la couronne d'Écosse et, dans le même élan, lui font part de son inéluctable chute à venir. C'est d'ailleurs une récurrence chez Shakespeare. Vous aimez Shakespeare ?

OLIER. Je ne lis pas tellement de littérature. En fait, je n'ai malheureusement pas le temps de lire grand-chose.

WEINSTEIN. C'est une grosse erreur. La philosophie, la littérature, une connaissance sociologique, historique et politique des affres de l'humanité sont des instruments primordiaux pour pratiquer notre métier à un niveau supérieur. Il ne suffit pas d'avoir le nez collé à l'indice Dow Jones ou aux rapports de la Fed. C'est ce savoir qui différencie les seigneurs des petits requins.

OLIER. Et vous êtes un seigneur.

WEINSTEIN. Un empereur. Un des rares. Et, suivant la loi contradictoire qui porte toute ascension, j'ai Austerlitz et Waterloo en moi. *Il boit.*

OLIER. On ne vous connaît pas de morne plaine, messire, que des pics...

WEINSTEIN. Ho! On a tout de même quelques références.

OLIER. J'ai été à l'école, vous savez. Je ne suis pas complètement analphabète.

WEINSTEIN. Vous savez ce qu'ils aiment faire ici pour étaler leur culture? Investir dans l'art. Tous ces cons pleins de fric ont leurs couloirs remplis de tableaux. De la merde en général, mais acquis

très chers. C'est moins épuisant que de lire un livre et en plus c'est déductible d'impôts.

OLIER. Ha! Ha!

WEINSTEIN. Je brise les règles. Je fais s'étrangler les cols amidonnés, tous ces culs serrés aux fesses adipeuses. Même si je m'écroule, je serai toujours à des kilomètres au-dessus d'eux. Toujours. Mais quand on roule à une telle vitesse, il existe parfois le risque de perdre de vue certaines pièces de la mécanique globale. Vous aviez raison: la direction de Hong-Kong était pourrie jusqu'à l'os. Je ne le dis pas souvent, Jacques, mais: merci.

OLIER, *en transe*. Je peux vous faire un aveu, Edmond?

WEINSTEIN. Un aveu? J'adore tout ce qui touche à la culpabilité. Allez-y!

OLIER. Je n'étais pas sûr pour le front running par ceux de Hong-Kong, mais, vous voyez, ça peut paraître con, je sens ce putain de marché comme s'il coulait dans mes veines. Il est là. Ses soubresauts, ses fluctuations. Ça bouge, ça vibre. Je sens les mouvements, les détails, les ramifications. Je sens quand c'est sain, je sens quand ça pue.

WEINSTEIN. Celui qui n'a pas une relation sensuelle au marché est foutu.

OLIER. Ha! Ha! Vous reprenez quelque chose?  
C'est moi qui offre!

WEINSTEIN. Non, laissez, c'est pour moi. Vous êtes  
le héros du jour.

OLIER. Non, Edmond, je vous en prie.

WEINSTEIN. Tatata! *Il commande.*

OLIER, *continuant sur sa lancée.* C'est pour ça que j'ai  
quitté Damier. Tous ces vieux cons... Plus  
aucune passion. Ils prospectent, ils calculent.  
Aucune vibration. L'ennui. La mort.

WEINSTEIN. C'est presque trop facile pour des gens  
comme nous. Il suffit de savoir respirer, de rester  
vivant, pour décrocher les étoiles.

OLIER. Moi aussi je suis un corsaire, Edmond, j'ai  
soif d'aventures! Je suis très heureux d'être avec  
vous. Je crois qu'on va faire de grandes choses!

WEINSTEIN. Tchîn!

OLIER. Tchîn!

WEINSTEIN. Les cons sont un sujet inépuisable,  
mais n'oubliez jamais que ce sont eux qui nous  
font vivre!

OLIER. Ha! Ha!

WEINSTEIN. Vous avez une femme?

OLIER. Parfois!

WEINSTEIN. Des gosses?

OLIER. Pas le temps.

WEINSTEIN. C'est chouette, les gosses. J'appelle les miens tous les jours. Et c'est toujours chouette.

OLIER. Quand j'aurai atteint votre niveau, je penserai à donner des descendants à la famille Olier. Pour l'instant ce ne sont pas les copines qui manquent le samedi soir.

WEINSTEIN. Je vous fais confiance. *Olier a un geste de fausse modestie.* Moi je préfère les putes.

OLIER. Vous voulez dire les escort girls?

WEINSTEIN. Oui, les putes.

OLIER. Ah!

WEINSTEIN. Je les aime surtout avec les yeux tristes.

OLIER. Les yeux tristes comment?



## SCÈNE 5

*Le bureau. Weinstein, Ghislaine et Olier.*

WEINSTEIN. Voilà la situation : la société Paris-Invest est convoitée par Ingeborg International. Elle a besoin d'un partenaire de taille pour résister à l'assaut. Ce chevalier blanc, c'est nous. Le fondateur, Baras, nous a fait passer le message par Lyon. On entre à vingt-cinq pour cent.

OLIER. Combien pèse Barras ?

WEINSTEIN. Quarante pour cent.

OLIER. O.K., sa boîte est sauvée. Mais on investit trop pour obtenir une simple minorité de blocage. Il me semble que...

WEINSTEIN. Fais ce que je te dis.

*Il part dans son bureau.*

GHISLAINE. Vous allez être surpris. N'oubliez pas qu'Edmond est le seul homme à avoir vendu deux fois la même banque.

OLIER. Je sais. En partant avec le conseil d'administration après la première vente et en la recréant sous un nouveau nom.

GHISLAINE. Une lettre de différence.

OLIER. Et on dit que la finance c'est compliqué!

GHISLAINE. Il n'y a que l'audace qui paie. Vous êtes audacieux, Jacques?

OLIER. Je croyais l'être, mais à côté d'Edmond je suis un enfant de chœur. Cette manière de faire des affaires, c'est juste hallucinant.

GHISLAINE. Vous avez lancé l'ultimatum à Geoffroy frères?

OLIER. Oui. J'ai souligné en rouge la clause de dédommagement en cas de refus de sa part d'augmenter son taux d'endettement.

GHISLAINE. Bien.

OLIER. Dites, vous ne croyez pas que cette méthode peut devenir contre-productive à long terme?

GHISLAINE. Pourquoi?

OLIER. On se porte actionnaire majoritaire d'une société non cotée, on la développe, on augmente son endettement de manière disproportionnée par rapport à son capital et on la lance en bourse avant la prochaine récession. C'est un truc qui commence à devenir connu.

GHISLAINE. Raison pour laquelle je suis là, mon petit Jacques, pour vous guider à travers le formidable labyrinthe des structures annexes qui servent à effectuer ces opérations. Jamais deux fois la même. Allez chercher Edmond là-dessous.  
*Elle appuie sur une touche de l'ordinateur.*

OLIER, *ébahi*. Ce n'est plus de la simple flibuste.  
C'est une armada.

GHISLAINE. Dont vous prenez petit à petit les commandes, Jacques. Vous devenez corsaire en chef!

OLIER. Mais, et vous?...

GHISLAINE. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vous passe le relais avec plaisir. J'ai beaucoup à faire.

OLIER, *regardant l'écran*. C'est brillant.

GHISLAINE. D'un côté nos petites unités flottantes, de l'autre nos cibles potentielles. Il suffit de tirer les lignes. Verticales ou diagonales, au choix.

OLIER. Facile, la finance, facile.

GHISLAINE. Vous alimenterez régulièrement la partie droite du tableau. Cherchez, fouillez. Edmond et moi nous chargeons de créer de

nouveaux cache-nez pour l'autre partie en fonction de la conjoncture.

OLIER. Voilà une saine répartition des rôles! Je pourrais quand même vous aider pour les noms? J'adore inventer des trucs rigolos. Banking Overseas Company, Ranjing Funds, Olier et fils...

GHISLAINE. Oh, vous avez de l'imagination? Edmond m'a dit que vous ne lisiez pas.

OLIER. Vous parlez de moi parfois?

GHISLAINE. Souvent. *Elle retourne à sa table de travail. Temps.* Au fait, vous aimez la peinture?

## SCÈNE 6

*Le bar. Weinstein et Olier.*

WEINSTEIN. Et voilà, au bout de trois semaines, il tombe déjà dans ses filets. Classique.

OLIER. Je ne tombe dans aucun filet. Je dis juste qu'objectivement elle est assez impressionnante.

WEINSTEIN. Jacques, j'ai besoin d'un dur à mes côtés, pas d'une chiffé molle qui succombe au charme de la première chargée de direction venue.

OLIER. Ce n'est pas la première chargée de direction venue, vous le savez bien.

WEINSTEIN. Je reconnais qu'elle est assez exceptionnelle. Mais, par pitié, ne succombez pas. Vous risqueriez de vous brûler les ailes et votre travail s'en ressentirait tôt ou tard.

OLIER. Je ne dévierai pas de ma ligne, je vous l'ai dit. Et puis, entre nous, je la trouve un peu froide.

WEINSTEIN. Tant mieux. Son con d'ex-mari ne pensait pas la même chose. Il la harcelait jusqu'au bureau. J'ai dû appeler la police.

OLIER. Il s'agit pas du Saint-Brie des pages people ?

WEINSTEIN. Himself. Skieur potable en hiver, pilote automobile médiocre en été et fossoyeur des deniers paternels toute l'année. Un condensé de la dégénérescence de l'aristocratie transalpine !

OLIER. C'est vrai qu'il a l'air con. Elle est restée mariée combien de temps ?

WEINSTEIN. Six mois. Six mois de trop apparemment.

OLIER. Et maintenant ?

WEINSTEIN. Maintenant quoi ?

OLIER. Elle a quelqu'un ?

WEINSTEIN. Je ne crois pas.

OLIER. Pourquoi elle a pas repris son nom de jeune fille ?

WEINSTEIN. Je ne sais pas. Demandez-lui.

OLIER. Et vous ?

WEINSTEIN. Moi quoi ?

OLIER. Vous n'avez jamais pensé...

WEINSTEIN, *très sec*. Écoutez, ce n'est pas parce qu'on boit un verre de temps en temps après le travail que vous devez me considérer comme votre confident ou votre compagnon de grivoiserie, O.K. ?

OLIER. O.K... je... excusez-moi... désolé. *Ils boivent en silence*. Je pense que c'est le moment d'attaquer International Cosmetics. Si demain, à l'ouverture de la Bourse de Paris, le titre passe sous les quinze euros, je propose d'en accumuler un maximum.

WEINSTEIN, *regard noir*. Vous reprenez quelque chose ?

OLIER. Oui, un...

*Le portable de Weinstein sonne. Il répond en anglais et s'éloigne. Olier est soulagé. Il boit le fond de son verre jusqu'à la dernière goutte. Soudain son propre portable émet un son indiquant qu'il a reçu un message. Il le regarde et a une expression de stupeur. Weinstein revient. Olier remet son portable rapidement dans sa poche.*

WEINSTEIN. Vous avez commandé ?

OLIER. Non, je croyais que...

WEINSTEIN. Arrêtez de croire, mon vieux. Agissez. *Il fait signe au barman de les resservir. Temps.* J'ai eu Jim Marshall au téléphone Il vient de devenir actionnaire majoritaire de L.-A. Express. Un milliard de plus dans sa poche. Il arrive juste derrière Gates au classement Forbes.

OLIER. L.-A. Express, mais c'est le fondement de l'empire Safia. Il n'a pas pu racheter des actions à Safia !

WEINSTEIN. Bien sûr que non. Il a pris l'autre chemin. Tous ses proches ont reçu de jolis cadeaux leur assurant prospérité et repos.

OLIER. Attendez, il a réussi à persuader les autres actionnaires de la famille de venir de son côté d'un seul coup ?

WEINSTEIN. Ça fait deux ans qu'il les travaille. Deux ans ! Dans la discrétion la plus absolue. Le beau-frère de Safia est devenu sous-directeur en échange de ses participations. Jim l'a joué à l'américaine : audacieux, persévérant, efficace. Ce pauvre loukoum de Safia, avec son gros cul de Persan posé sur un yacht la moitié du temps, que vouliez-vous qu'il fît ? Ah, si on avait des Marshall par ici, ça se saurait !

OLIER, *lèche*. Il y en a un, non ?

WEINSTEIN. Exact. J'aimerais que vous développiez des stratégies à long terme. Vous êtes performant, certes, mais vous ne brillez que dans l'urgence. Le blitzkrieg, ça va un moment. Je veux de la planification, des plans quinquennaux. Allez, Vladimir Illitch, au boulot ! *Il s'en va.*

OLIER. Facile, la finance, facile ! *Il ressort son portable et tapote dessus.* Oui. Oui, bien sûr que j'accepte, Madame de Saint-Brie.

## SCÈNE 7

*Chez Ghislaine. Olier et Ghislaine.*

GHISLAINE. Et là, c'est ma nouvelle période intitulée « Larmes » Vous aimez ?



OLIER. C'est fort. *Temps.* Et vous... ?

GHISLAINE. Oui ?

OLIER. Non... je... et ça c'est... ?

GHISLAINE. Oh, une vieille tentative. J'ai laissé tomber, ça fait un peu sous-Renoir, vous ne trouvez pas ?

OLIER. Oui... heu... je veux dire... non, ce n'est pas du sous... enfin... ça me plaît beaucoup.

GHISLAINE. Vous êtes porté sur l'impressionnisme ?

OLIER. Oui... je veux dire... ce style-là j'aime vraiment bien. La peinture, c'est votre passion ?

GHISLAINE. On ne peut rien vous cacher.

*Silence.*

OLIER. Et celui-là ?

GHISLAINE. Il fait partie d'un diptyque, naissance et mort. Je vous laisse deviner de quel volet il s'agit.

OLIER. C'est assez clair. Où est l'autre ?

GHISLAINE. Chez Edmond. Il aime beaucoup ce que je fais. Il prétend que je me suis trompée de vocation.

OLIER. Il n'est jamais trop tard.

GHISLAINE. Vous êtes gentil.

OLIER. Vous avez essayé de vendre vos tableaux ?

GHISLAINE. J'ai du mal à m'en séparer. J'ai tout de même réussi à en vendre quelques-uns lors d'expositions, principalement à des amis. L'acheteur le plus massif a été Edmond, je ne vous le cache pas.

OLIER. Il apprécie vraiment ce que vous faites.

GHISLAINE. Et ça me touche beaucoup parce qu'il a des goûts très pointus.

OLIER. J'aimerais aussi vous en acheter un.

GHISLAINE. Vous n'êtes pas obligé...

OLIER. Je n'ai évidemment pas une connaissance aussi poussée qu'Edmond.

GHISLAINE. Cessons de parler de lui, voulez-vous ?  
Il est suffisamment présent dans nos vies comme ça. Pour une fois qu'on peut se retrouver tous les deux dans un autre contexte...

OLIER. Justement, vous n'en avez pas marre de voir ma face ?

GHISLAINE. J'en ai ras-le-bol, bien sûr, c'est pourquoi je vous ai invité.

OLIER. En tout cas, ça me touche beaucoup. Je vous remercie.

GHISLAINE. J'espère que, de votre côté, vous n'êtes pas lassé de me voir!

OLIER. Non, non pas du tout, bien au contraire.

*Silence.*

GHISLAINE. Alors quelle est votre tendance?

OLIER. Dans quel domaine?

GHISLAINE. Eh bien dans la peinture!

OLIER. Heum...

GHISLAINE. Vous ne vous y connaissez pas beaucoup, n'est-ce pas?

OLIER. Non.

GHISLAINE. Peu importe, ce qui compte c'est la réceptivité à une œuvre. Aucune théorie ne pourra vous apprendre ça. Gardez votre fraîcheur, Jacques, c'est comme ça qu'on vous aime.

OLIER. Oui... non... Mais dites-moi, vous, qu'est-ce qui vous fait vibrer dans la peinture ?

GHISLAINE. Comme artiste ou comme réceptacle ?

OLIER. Les deux.

GHISLAINE. C'est simple, quand je peins je me vide la tête plus certainement qu'avec une bouteille de château-chinon, remarquez, j'adore le château-chinon, mais ce n'est pas comparable.

OLIER. Vous auriez dû me le dire, je n'aurais pas apporté cette bouteille.

GHISLAINE. Tiens, goûtons-la, voulez-vous ? Servez-moi.

OLIER. Vos désirs sont des ordres.

GHISLAINE. J'aime quand vous parlez comme ça. *Il lui tend un verre.* Mmmh, fameux, vous vous y connaissez en vin ?

OLIER. À peu près.

GHISLAINE. À peu près. On dirait que vous revendiquez une approche superficielle dans beaucoup de domaines. Fausse modestie ou réelles lacunes ?

OLIER. Je vous laisserai juger. Pour l'instant, je veux tout savoir sur votre rapport à la peinture.

GHISLAINE. O.K. Il y a donc l'aspect thérapeutique, moteur de toute expression artistique.

OLIER. Oui...

GHISLAINE. Ensuite, évidemment, comme on ne peut se contenter de déverser son subconscient de manière primitive, auquel cas on ne parlerait pas d'art mais de scatologie picturale, si vous me permettez l'expression, j'effectue un travail sur la forme, la matière, les couleurs, puis, suivant le résultat, je distords, j'expérimente, je thématise et je décline. Mes thèmes de prédilection sont l'amour, l'angoisse et la mort. Très original, comme vous voyez.

OLIER. Pourquoi l'angoisse ?

GHISLAINE. Chut, jardin secret !

OLIER. O.K. Et alors quelle tendance vous touche le plus ?

GHISLAINE. Je suis dingue du cubisme. Je n'y touche pas, c'est trop élevé pour moi, mais je peux rester des heures devant un tableau de Picasso. J'ai découvert le cubisme quand j'avais dix-sept ans, cette manière de déstructurer la forme classique tout en conservant une rigueur

absolue m'a tout de suite fascinée. Le cubisme fait s'accoupler l'art nègre et la culture occidentale dans un coït étourdissant dont le résultat aboutit, et c'est ce qui est à la fois fabuleux et paradoxal, non pas à une synthèse, mais à la soustraction positive de ces deux mondes, à une sorte de néant structurel unique, vous voyez ce que je veux dire ?

OLIER. Heu... pas vraiment.

GHISLAINE. Pour être plus précise, je dirais que ce qui me fascine dans ce style est son aspect à la fois géométrique et déstructuré se situant autant dans le champ du primitif, dans l'acceptation noble du terme, bien entendu, que dans celui de l'irrationalisme occidental. Par exemple, si vous prenez Braque... *Voyant Olier troublé*. Je vous ennuie ?

OLIER. Non, pas du tout. Écoutez, Ghislaine... je... je vous apprécie beaucoup. J'ai l'impression que je peux être sincère... heu... Voilà, je me sens un peu largué quand je discute avec vous. J'ai le même sentiment avec Edmond. Dans mon parcours, j'ai toujours tout réussi. Chez Damier, j'avais carrément l'impression d'être un type brillant. Mais depuis que je travaille avec Edmond et vous, je... je me sens petit. Vous m'écrasez par votre savoir. Vous connaissez tellement de domaines, vous êtes tellement cultivés, profonds, je me sens vide.

GHISLAINE. Ne dites pas de conneries, Jacques.

OLIER. Vous voyez, je suis con !

GHISLAINE. On a tous nos points forts et nos points faibles, Edmond compris. Ne vous sous-estimez pas. Des cons j'en ai rencontrés ; croyez-moi, vous n'en faites pas partie ! Vos intuitions en matière de finance frisent le génie. Quant au reste, vous avez un tel potentiel...

OLIER. C'est ça, un potentiel. Comme un ado...

GHISLAINE. De quoi discutez-vous avec votre femme ou votre petite amie ?

OLIER. De rien puisque je n'en ai pas.

GHISLAINE. Vraiment ? Un beau garçon comme vous ?

OLIER. Je croyais qu'il ne fallait pas aborder ce genre de sujet avec vous ?

GHISLAINE, *souriant*. C'est vrai ! *Elle boit*. Excellent, vous l'avez acheté où ?

OLIER. Aux Caves du Manoir.

GHISLAINE. Tiens, j'ai habité un appartement juste au-dessus quand j'étudiais le droit.

OLIER. Vous habitez seule ?

GHISLAINE. Quelle curiosité. Pourquoi ?

OLIER. Eh bien, puisqu'on en était au stade des indiscretions...

GHISLAINE. J'habitais avec mon petit ami de l'époque.

OLIER. Edmond ?

GHISLAINE. Allez, réservez-moi au lieu de dire des âneries.

OLIER. Je ne sais pas si vous le méritez. Vous me tirez les vers du nez, mais vous ne me racontez rien de votre vie.

GHISLAINE. J'attends.

OLIER, *s'approchant pour la servir. À vos ordres, comme d'hab... Elle le tire subitement par la manche; il tombe sur elle, la bouteille roule par terre... La bouteille!*

GHISLAINE. Rien à foutre de la bouteille!

*Elle l'attire contre elle, lui monte dessus en lui maintenant les poignets et l'embrasse.*



OLIER. Non, non, il ne faut pas...

GHISLAINE. Chut! *Elle l'embrasse, il se laisse faire.*

## SCÈNE 8

*Le bureau. Olier, Weinstein et Ghislaine.*

OLIER. J'avais vu juste pour International Cosmetics. On a fait une plus-value de vingt-cinq pour cent.

WEINSTEIN. Tu travailles bien alors!

OLIER. Si vous le dites. *Temps.* Maintenant j'attaque Filding inc. à hauteur de quatre pour cent.

WEINSTEIN. C'est fou ce que tu travailles bien! *Il part dans son bureau.*

*Olier fait un signe d'incompréhension amusée à Ghislaine, très concentrée derrière son ordinateur. Elle ne réagit pas. Olier lui jette encore quelques regards auxquels elle ne réagit toujours pas.*

OLIER. Tout le monde à l'air de bonne humeur aujourd'hui! *Silence. Pas de réaction.* Vous vous êtes bien reposée ce matin? *Elle sourit vaguement et acquiesce. Il chuchote.* Je n'ai pas voulu te réveiller. Je suis venu directement ici. J'ai bossé

comme jamais. La grande forme! *Elle a un petit sourire triste, mais ne lève pas les yeux de son ordinateur. Jacques prend alors quelques papiers et s'approche d'elle comme un félin. À propos, Madame de Saint-Brie, concernant les dossiers... Il l'embrasse dans le cou. Elle le rejette violemment.*

GHISLAINE. Ne recommencez plus jamais ça!

OLIER. Co... comment?

GHISLAINE. Vous vous approchez encore une fois de moi et je porte plainte pour harcèlement.

OLIER. Mais...? *Silence. Ghislaine se referme comme une huître.* Enfin, cette nuit, tu m'as dit que...

GHISLAINE. Pardon?

OLIER. Hier soir, Ghislaine, chez toi, tu me...

GHISLAINE, *glaciale.* Vous me tutoyez?

OLIER, *complètement perdu.* Je...

*Il retourne à son poste. Ils travaillent en silence.*

GHISLAINE, *rompant le silence au bout d'un long moment, en colère.* Qu'est-ce que c'est que ça?

OLIER. Oui?

GHISLAINE. C'est vous qui avez vendu des parts dans le caoutchouc ?

OLIER. Oui, je vous en ai parlé la semaine dernière. Un joli coup. *Ghislaine a une expression d'exaspération.* Il y a un problème ?

GHISLAINE. Non.

OLIER. Alors tout va bien ?

GHISLAINE. C'est ça, tout va bien. *Silence.* Je ne vous avais pas donné mon autorisation.

OLIER. Non, mais il me semblait que...

GHISLAINE. Parce que, si vous aviez respecté les procédures, je vous aurais dit d'attendre que la crise politique en Birmanie atteigne son paroxysme afin de profiter de l'envolée du prix du caoutchouc. La Birmanie est un important producteur de matières premières. Vous auriez attendu un peu et on aurait engrangé un bénéfice double. Là c'est rien : du vent, des peanuts !

OLIER. Je... je n'avais pas pensé à ça.

GHISLAINE. C'est bien ce que je vous reproche. Vous n'avez aucune vision, ne serait-ce qu'à moyen terme. Je ne parle même pas du long.

*Weinstein sort de son bureau.*

WEINSTEIN. Olier, vous me faites un rapport détaillé sur la situation des différents secteurs au Japon. Il y a un coup à jouer sur les futures Nikkeï. Madame de Saint-Brie, dans mon bureau, s'il vous plaît !

*Ghislaine et Edmond rentrent dans le bureau et ferment la porte derrière eux. Jacques reste seul devant son ordinateur. Il essaie de travailler tant bien que mal. Soudain, il entend un coup contre la porte du bureau d'Edmond suivi d'un cri de douleur de Ghislaine. Jacques se fige. On entend un nouveau coup.*

GHISLAINE. Haaa !

*On entend la voix étouffée d'Edmond qui murmure des phrases incompréhensibles. Encore un nouveau coup, suivi d'un cri plus étouffé de Ghislaine ; elle sanglote et gémit. Petit à petit, ses gémissements se transforment en soupirs de plaisir. Jacques est blême. Le téléphone sonne. Jacques regarde l'appareil comme un zombie. Au bout d'un moment, il décroche machinalement.*

VOIX D'HOMME, *au bout du fil*. Bonjour, je désirerais parler à Edmond Weinstein, s'il vous plaît.

OLIER, *avec difficulté*. De... de la part de qui ?

VOIX D'HOMME. De la part de René Pierrol. J'ai essayé de l'atteindre plusieurs fois sur son portable, mais il ne répond pas. C'est assez urgent. Est-il là ou en voyage ?

OLIER. Il... il est là...

VOIX D'HOMME. Vous pouvez me le passer ?

*On entend de nouveau des coups, mêlés de gémissements et de soupirs.*

OLIER. Je... je crois qu'il est occupé.

VOIX D'HOMME. Dites-lui de me rappeler au plus vite, je vous prie. Pierrol, P.I.E.R.R.O.L. Je compte sur vous.

OLIER. Oui...

VOIX D'HOMME. Vous êtes Monsieur... ?

OLIER. ... Olier.

VOIX D'HOMME. Je compte sur vous, Monsieur Olier. Au plaisir.

OLIER. Au revoir. *Il raccroche, bagard.*

*La porte du bureau de Weinstein s'ouvre. Gbislaine sort, légèrement groggy, une marque rouge au front. Edmond la suit, impassible.*

WEINSTEIN, à Olier. Alors, ce rapport ?

OLIER. Je... je n'ai pas encore fini.

WEINSTEIN. Vous me l'apportez dès que c'est fait.

OLIER. O.K.

WEINSTEIN. Je n'ai plus besoin de vous, Ghislaine, vous pouvez disposer.

GHISLAINE, *un peu dans les vapes*. Bien. *Elle prend son manteau*. À demain.

WEINSTEIN. À demain.

GHISLAINE, *très gentille*. À demain, Monsieur Olier.

OLIER. À demain, Madame de Saint-Brie.

*Elle sort. Weinstein se dirige vers son bureau. Il s'arrête à la hauteur d'Olier.*

WEINSTEIN. Vous savez, Jacques... ?

OLIER. Oui ?

WEINSTEIN. Je me demande depuis combien de temps on n'a pas bu un verre ensemble ?

OLIER. Trois jours, je crois.

WEINSTEIN. Eh bien, figurez-vous que le barman a créé un nouveau cocktail : brandy, crème d'avocat, cachaça et orange glacée. Un délice. Dès que vous avez fini, je vous invite.

OLIER. O.K.

WEINSTEIN. Vous m'en direz des nouvelles!

*Il rentre dans son bureau.*

## SCÈNE 9

*Le bar. Weinstein et Olier.*

WEINSTEIN. T'as pas l'air dans ton assiette. Ça va?

OLIER. Oui. Juste un peu de fatigue. Le boulot.  
*Silence.* C'est quoi votre idée pour les produits dérivés sur le marché japonais?

WEINSTEIN. Profiter des mouvements sur le taux de change entre le yen et le dollar quand les taux d'intérêt baisseront. Il va falloir être attentif. C'est un coup à se faire des couilles en or. *Olier se force à émettre un petit rire de satisfaction.* Alors, ce cocktail?

OLIER. Excellent, vraiment. *Silence.* À propos, il y a un type qui a appelé pour vous tout à l'heure. Pierrasol ou quelque chose comme ça. Il a dit que c'était urgent.

WEINSTEIN. Pierrol?

OLIER. C'est ça. *Weinstein sourit.* J'aurais dû vous le dire tout de suite, mais j'ai...

WEINSTEIN. C'est bon. Je savais que ça bougerait sous peu. Alors, c'est lui qu'ils m'envoient... Remarquez, c'est logique. Ça doit s'agiter sec là-haut. Ce bon vieux René. *Olier est toujours semi-glaucque devant son verre.* Il a été mon associé pendant sept ans.

OLIER. Ah ?

WEINSTEIN. Maintenant il travaille au Ministère des Finances de mon beau pays d'origine. La voie étatique. Il y a des gens que ça excite. Pas moi. Il m'a trahi, mais je l'aime toujours. On n'efface pas vingt ans d'amitié comme ça.

OLIER. Trahi comment ?

WEINSTEIN. J'avais lancé une OPA sur Manufact S.A. et j'avais fait tomber le conseil d'administration et son président, un certain Jean-Marc Mortier.

OLIER, *sortant de sa torpeur.* Mortier. Putain, il a bien rebondi depuis.

WEINSTEIN. Ouais, il a eu le nez fin avec l'audiovisuel. Mais avant ça, comme tu sais, il a dirigé Gaz et Eaux. Et là il m'a tendu un piège.



OLIER. Ah ?

WEINSTEIN. Il m'a envoyé un homme de paille pour me proposer une opération de rachat d'une lointaine société affiliée à Gaz et Eaux, soi-disant prometteuse. On a étudié l'offre avec Pierrol et on a foncé.

OLIER. Et ?

WEINSTEIN. C'était une branche pourrie. Gaz et Eaux avait déversé toute sa merde dedans. Les sites pollués, les fonds sans provision, les créances douteuses, le tout empaqueté dans un joli emballage cadeau au look flambant neuf. On a acheté une poubelle dorée et on a perdu trois cents millions de francs.

OLIER. Putain !

WEINSTEIN. Comme tu dis. L'homme de paille s'appelait Henri Dugand.

OLIER. Dugand, votre Ministre de l'Économie ?

WEINSTEIN. À l'époque, c'était juste un de ces nombreux culs serrés recrutés par Mortier à la sortie de l'ENA. Un con qui, à force de lécher les bottes, a gravi rapidement les échelons. Mortier est hors d'atteinte, mais Dugand est aujourd'hui plus exposé que jamais. Ce qui devrait faire sa

force le rend paradoxalement vulnérable. Il est devenu le maillon faible et c'est lui que je veux faire passer à la caisse.

OLIER. Vous êtes en train de faire chanter le Ministre de l'Economie ?

WEINSTEIN. Le terme est mal choisi. J'essaie juste de récupérer la monnaie de ma pièce et j'utilise les moyens qui me semblent adéquats compte tenu de la conjoncture.

OLIER. Et Pierrol ?

WEINSTEIN. À sa décharge, je dois dire qu'il était fatigué. Je demande beaucoup, tu sais...

OLIER. C'est O.K. pour moi.

WEINSTEIN. Il pensait à quitter le navire depuis un moment quand il a reçu une offre en or de Dugand, une solide cette fois.

OLIER. Et il est passé à l'ennemi.

WEINSTEIN. Exact. Il a troqué Long John Silver pour la reine d'Angleterre. Le confort. Il était mal à l'aise. Moi, ça m'a fait rire. Il a renoncé à ses primes d'indemnité en partant. Très classe. Maintenant ils me l'envoient pour négociateur. Prévisible. Il va donc falloir te méfier.

OLIER. Moi ?

WEINSTEIN. Bien sûr. Ils vont s'attaquer à ma garde rapprochée. Je te dirai ce qu'il faut faire.

OLIER. Tout ça n'est pas de mon niveau.

WEINSTEIN. T'inquiète pas, ça se passera bien.

OLIER. Je ne sais pas si...

WEINSTEIN. Mais oui, tu y arriveras.

OLIER. Je ne suis pas...

WEINSTEIN. Ohlala! Mais elle a raison, c'est vrai que tu te complexes vite.

OLIER, *comme frappé par un électrochoc*. Qui ça, elle? *Weinstein, gêné, ne répond pas. Olier s'échauffe*. Qui ça, elle?

*Olier quitte le bar d'un coup.*

## SCÈNE 10

*Le bureau. Weinstein et Olier.*

OLIER. Pas de problème, je m'en occupe. Elle a quoi?

WEINSTEIN. Elle a envoyé un mail pour prévenir qu'elle était malade. Elle ne reviendra pas avant deux, trois jours.

OLIER. Comment ça, malade ?

WEINSTEIN. Comme ça se prononce. Tu commences par investiguer du côté du Nasdaq. Et il faut se débarrasser de nos actions Sony. Ça baisse.

OLIER. O.K. Qu'est-ce qu'elle a attrapé comme maladie ?

WEINSTEIN. Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

OLIER. Eh bien, c'est ma collègue...

WEINSTEIN. Ta collègue hein ?

OLIER, *mal à l'aise*. Ben oui...

WEINSTEIN. Écoute, j'ai examiné tes derniers résultats. C'est très en dessous de ce qu'on est en droit d'attendre d'un employé de Weinstein Invest. Tu as merdé sur le caoutchouc et...

OLIER. Justement, je me suis penché sur le sujet. La junte birmane a repris le contrôle et a fortifié ses relations avec la Chine et les autres pays du pôle asiatique. La crise politique est stabilisée et le

cours du caoutchouc est retombé. Saint-Brie s'était trompée. Mes intuitions étaient justes.

WEINSTEIN. Tu remets en question les conclusions de ta supérieure hiérarchique, analyste réputée des spéculations sur le marché des matières premières ?

OLIER. Ben...

WEINSTEIN. Et tu n'as pas assez mis la pression sur Geoffroy ; il n'a pas répondu à notre ultimatum. On perd de l'argent.

OLIER. L'ultimatum expire demain, on est dans les temps.

WEINSTEIN. Putain, tu as réponse à tout. Tu ne peux pas admettre tes erreurs ? Tu réagis comme un gamin ! Ton inconstance et ta puérité nous ont fait rater des affaires, O.K. ? Alors ressaisis-toi et arrête de la ramener si tu veux garder ton boulot.

OLIER. Je ne partage pas cette...

WEINSTEIN. Ta gueule !

*Olier encaisse en silence. Il travaille. Weinstein reste à ses côtés.*

OLIER. Je vends tout Sony ?

WEINSTEIN. Oui.

OLIER. Flûte, j'ai pas accès à toutes les données, c'est dans les dossiers de Ghislaine.

WEINSTEIN, *exaspéré*. Rhoo !

OLIER. On n'a qu'à l'appeler chez elle.

WEINSTEIN. Pas sûr qu'elle y soit.

OLIER. Si elle est malade...

WEINSTEIN. Hein ?

OLIER. Elle est malade ?

WEINSTEIN. Oui, elle est malade. Alors on ne va pas la déranger parce qu'il faut qu'elle se repose. Moi aussi parfois j'aimerais tomber malade, mais je ne peux pas, alors je fais attention à ma santé, je bouffe des légumes, je fais du sport et je bois deux litres d'Évian par jour. On ne peut pas se permettre de tomber malade, tu piges ?

OLIER. Alors qu'est-ce qu'on fait pour les dossiers ?

*Weinstein bouscule Olier et tapote sur l'ordinateur.*

WEINSTEIN. Voilà ton putain de dossier, c'était pas sorcier, non ?

OLIER. Vous aviez le code.

WEINSTEIN. Quel code? Il suffisait de cliquer sur la bonne icône.

OLIER. Mais...

WEINSTEIN. Écoute-moi bien, à ta place, sur cette chaise, était assis l'homme le plus estimable que j'aie connu, un génie, un ami, un frère. Depuis, je cherche son remplaçant, en vain. Je croyais l'avoir trouvé, mais je ne vois qu'un petit yuppie limité intellectuellement, à peine bon à faire des ronds de jambe et à surnager au milieu des opérations les plus élémentaires. Alors, je te le dis gentiment: tu fais très attention. Je suis clair?

OLIER. Oui.

WEINSTEIN. Je suis clair?

OLIER. Limpide.

WEINSTEIN. On est d'accord?

OLIER. Oui.

WEINSTEIN. Tu vas mieux travailler?

OLIER. Je vais me défoncer.

WEINSTEIN, *lui tapant sur l'épaule, soudain amical.*  
Pas à la coke, hein? Ha! Ha!

OLIER, *se forçant à fond.* Ha! Ha!

*Weinstein part vers son bureau. Olier se démène comme un fou devant son ordinateur.*

WEINSTEIN. Quand tu auras réglé ça, tu t'occuperas du Luxembourg.

OLIER. Le Luxembourg?

WEINSTEIN, *glacialissime.* Le Luxembourg, principauté située au centre de l'Europe et abritant le second siège en importance de la banque Weinstein, dont tu es chargé depuis une semaine de restructurer l'organigramme.

OLIER. J'étais pas au courant.

WEINSTEIN. Je t'ai posé les directives sur ton bureau il y a une semaine.

OLIER. Je vous jure que... *Il fouille dans ses papiers et tombe sur les bons documents.* C'est... c'est la première fois que je les vois, pourtant je...

WEINSTEIN. Je ne sais pas ce que tu as en ce moment. Je te laisse une ultime chance de rattraper tes erreurs. À la prochaine bourde tu es



viré, c'est compris ? Ça ne fera pas très bon genre sur ton CV.

OLIER, *essayant de protester*. Je... *Se ravisant*. ...je ne sais pas ce qui se passe, ça ne se reproduira plus, je vous le promets. Je vais mettre les bouchées doubles, rester toute la nuit, tout régler, je vous garantis.

WEINSTEIN. Tu as intérêt.

*Il s'éloigne. Olier est complètement secoué derrière son ordinateur.*

OLIER. Vous pouvez compter sur moi, Monsieur Weinstein, vraiment je... *Il travaille.*

## SCÈNE 11

*Le bureau. Olier, seul, est très actif, le téléphone à la main et les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur.*

OLIER, *au téléphone*. Prenez trente mille actions Nestlé, cinquante mille Novartis, vendez les quarante mille Alstom... *Ghislaine entre, portant des lunettes noires. Elle s'installe en silence à son bureau.* Hein, hein, oui, d'accord, allez sur LVMH par achat groupé. Je vous rappelle avant la clôture. *Il raccroche. Il veut parler à Ghislaine. Le téléphone sonne aussitôt. Il répond.* Weinstein

Invest. Non, désolé, Madame, Monsieur Weinstein sera disponible à partir de demain. Oui je note. Je vous en prie, au revoir Madame. *Il raccroche. À Ghislaine.* Edmond est là, mais ne veut pas être dérangé. Je crois qu'il est à fond sur l'acquisition de Paris-Invest. Je me demande quel lapin il va nous sortir de son chapeau cette fois. *Un temps.* Il paraît que vous étiez malade. *Temps.* Vous aviez attrapé froid? *Temps.* Vous allez mieux? *Temps.* *Humilié par le silence de Ghislaine, il monte la voix avec agressivité.* Vous allez mieux, Ghislaine? *Elle s'écroule en sanglots, il se précipite vers elle.* Ghislaine, bon sang... *Il prend un mouchoir dans sa poche pour lui essuyer les yeux.* Attendez... *Il tente de lui ôter ses lunettes noires. Elle essaie de résister un peu, mais il parvient à les lui enlever. Il découvre un énorme cocard autour de son œil gauche.* Bordel, qu'est-ce que...? Qui vous a fait ça? Ghislaine... bon sang, qu'est-ce qui s'est passé? *Elle baisse la tête et pleure doucement.* C'est lui hein? Hein? C'est à cause de ce qui s'est passé entre nous? Bordel, il faut pas se laisser faire, il faut porter plainte, il...

WEINSTEIN, *sortant de son bureau.* Qu'est-ce que c'est que ce raffut? Vous m'empêchez de tra... Ghislaine, qu'est-ce qui vous est arrivé?

GHISLAINE. Je... j'ai glissé la nuit dans l'escalier en voulant aller chercher des médicaments dans la salle de bains.

WEINSTEIN. Mon Dieu, ce n'est pas trop grave ?

GHISLAINE. J'ai... j'ai mis des compresses, ça devrait passer...

WEINSTEIN. Votre œil n'est pas en danger au moins ?

GHISLAINE. Non.

WEINSTEIN. Que disent les médecins ?

GHISLAINE. Ça a déjà désenflé depuis hier. Pas besoin de médecin.

WEINSTEIN. Vous avez raison, tant qu'on peut s'en passer. Vous voulez que je vous commande des compresses à la pharmacie ?

GHISLAINE. J'ai tout ce qu'il faut, Edmond, merci.

WEINSTEIN. Bon, eh bien, ravi de vous revoir sur pied. *Welcome back in the business, baby. Il retourne dans son bureau et referme la porte.*

OLIER, *plein d'une colère froide.* En allant à la salle de bains, hein ? Et vous avez glissé sur le savon ou sur une peau de banane ?

GHISLAINE. Sur le sa...

OLIER. Arrêtez de me prendre pour un... *Se calmant in extremis. Il lui prend la main.* Je suis avec vous, Ghislaine, dites-moi tout. Je vous aiderai, je vous aiderai à sortir de cette merde.

GHISLAINE, *après un temps.* Ce n'est pas si simple, Jacques.

OLIER. Quoi, qu'est-ce qu... ?

*Elle l'interrompt en l'embrassant sur la bouche avec passion. Il se laisse faire.*

GHISLAINE. Jacques, j'aimerais tellement m'enivrer de toi... tu es si...

*Tout d'un coup elle prend ses affaires et quitte les lieux, les larmes aux yeux, sans dire un mot.*

OLIER. Ghi...

## SCÈNE 12

*Le bar. Olier est seul au comptoir. Il boit comme un dingue. Il tapote des sms sur son portable.*

OLIER, *murmurant, les larmes aux yeux.* Nous serons libres comme le vent. Nous nous envolerons. C'est si rare, si rare, Ghislaine... *Submergé par l'émotion, il n'arrive plus à écrire ses messages et boit de plus belle.*

### SCÈNE 13

*Le bureau. Weinstein, Ghislaine et Olier. Ces deux derniers portent des lunettes noires.*

WEINSTEIN. Vous me faites quoi, là? Un hommage aux Blues Brothers? Quand je parle, j'aime bien voir les yeux de mes interlocuteurs. *Ghislaine enlève ses lunettes. Son cocard autour de l'œil est amoindri, mais toujours visible. Weinstein fixe Olier. Après un temps celui-ci enlève lentement ses lunettes. Il a les yeux rougis par l'alcool.* D'accord. Au risque de me répéter, j'ai horreur des faibles. Aujourd'hui, plus que jamais, j'ai besoin de vous au maximum de vos capacités. Je ne pense pas que l'alcoolisme et la dépression soient des atouts de premier choix pour faire face à vos responsabilités.

OLIER. Vous verrez bien.

WEINSTEIN. Pardon?

OLIER. Je ne me mêle pas de votre vie privée, ne vous mêlez pas de la mienne. Jugez-moi sur mes capacités professionnelles.

WEINSTEIN, *le fusillant du regard*. Vous avez de la chance que j'aie d'autres priorités. On reprendra ça, Olier, soyez-en certain.

OLIER. À votre service.

WEINSTEIN. Pierrol doit arriver d'un instant à l'autre. Il va me proposer une solution à l'amiable. Cette proposition sera médiocre et je la refuserai. Pierrol le sait et il reviendra quelques jours plus tard avec une proposition plus raisonnable sur la base de laquelle nous pourrons négocier. Dans l'intervalle, il essaiera d'acquérir un maximum d'informations en s'attaquant aux points faibles de mon organisation... à savoir : vous, Jacques ! Je vous demande donc, à partir de maintenant, de faire preuve d'une extrême vigilance. Si Pierrol vous aborde, restez courtois, mais ferme. Cette entreprise, c'est aussi la vôtre.

OLIER. C'est amusant de vous voir avoir peur, Edmond. Et si Pierrol me faisait une offre généreuse ?

GHISLAINE. Jacques...

WEINSTEIN. Je n'ai pas peur, Jacques, ni de Pierrol ni de vous perdre. Mais, dans la configuration actuelle, j'ai besoin d'une équipe soudée. N'oubliez pas où je vous ai amené. Ne soyez pas ingrat, dans votre intérêt et dans celui de Ghislaine.

OLIER. C'est une menace ?

GHISLAINE. Ne faites pas de bêtises, Jacques. Nous formons une formidable équipe tous les trois. Edmond est aux prémices d'un gros coup, dont nous toucherons tous les dividendes. Détendez-vous.

*Olier ne sait plus sur quel pied danser. L'interphone sonne.*

WEINSTEIN, à Ghislaine. Faites-le entrer. À Olier. Jacques, vous n'imaginez pas l'avenir que je vous réserve. Nous serons bientôt les rois du monde. Une dernière chose : si Pierrol vous cuisine trop, aiguillez-le sur Paris-Invest, ça nous fera gagner du temps.

*Olier retourne à son poste de travail. Ghislaine, sur le pas de la porte, accueille un quinquagénaire élégant. Ils se font la bise chaleureusement.*

PIERROL. Bonjour, Ghislaine. Toujours aussi resplendissante.

GHISLAINE. Bonjour, René. Bienvenue chez toi.

*Weinstein va à leur rencontre. Il fait l'accolade à Pierrol avec effusion.*

WEINSTEIN. Ha! Ha! Quel plaisir de te revoir, vieille crapule! Tu n'as pas changé. Quoiqu'un peu d'embonpoint peut-être...

PIERROL. Ha! Ha! Trop de dîners officiels, pas assez de mouvement. Tu m'avais prévenu.

WEINSTEIN. Ha! Ha!

PIERROL. Toi, tu as l'air plus en forme que jamais. Par contre, le bureau m'a l'air un poil décrépi. Tu pourrais quand même investir dans des frais de peinture.

WEINSTEIN. Rien à foutre de la peinture, à part celle de Ghislaine bien sûr.

PIERROL. L'art avant la cosmétique, tu as raison. Tu as toujours eu le sens des valeurs prioritaires.

GHISLAINE. Je suis flattée.

PIERROL. C'est amplement mérité, ma chère.

WEINSTEIN. Il y a du nouveau tout de même, regarde bien.

PIERROL, *après un temps*. Des nouveaux Mac?

WEINSTEIN. The best: Mac Pro dual Xeon Quad core à 3,2 gigahertz, 32 gigas de RAM, quatre disques durs d'un téra et carte graphique Nvidia Quadro FX 5600.

PIERROL. Même mon bureau en a un. Si j'avais su...  
*Il tient compte de la présence d'Olier.* Bonjour, Monsieur.



GHISLAINE. Jacques Olier.

WEINSTEIN. ...qui a justement repris ton ancien poste.

PIERROL. Ah oui, nous nous sommes parlé au téléphone. *Il va lui serrer la main.*

OLIER. Bonjour.

PIERROL. Enchanté, Monsieur Olier. Vous devez certainement être bien plus performant que je ne l'ai jamais été.

OLIER. Non... je...

PIERROL. Où étiez-vous avant de rejoindre Edmond ?

OLIER. Dans une grosse structure internationale. Ennuyeuse.

PIERROL. Il est certain qu'ici vous ne devez pas avoir le temps de vous ennuyer.

WEINSTEIN. D'ailleurs, à propos de temps, il faudrait qu'on se mette au travail. Tu connais le dicton.

PIERROL. Le seul valable, le seul valable.

WEINSTEIN. Viens.

*Il l'invite à le suivre dans son bureau et ferme la porte.*

OLIER. Eh bien, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

GHISLAINE. René et Edmond s'aiment beaucoup.

OLIER. C'est formidable. Et vous ?

GHISLAINE. Moi ?

OLIER. Vous allez bien ?

GHISLAINE. Mais oui. Pourquoi cela n'irait-il pas ?

OLIER. Eh bien, il me semblait...

GHISLAINE. Écoutez, Monsieur Olier, on a beaucoup de travail. Laissons là les bavardages futiles, d'accord ? *Elle prend le téléphone.* Bonjour, Weinstein Invest...

#### SCÈNE 14

*Le bar. Olier boit. Arrive Pierrol.*

PIERROL. Monsieur Olier. Vous permettez ?

OLIER. Je vous en prie.

PIERROL. Je constate que nous avons plus d'une chose en commun. Moi aussi, j'aimais venir me détendre ici après le travail. Ce bar a été mon sas de décompression pendant sept ans.

OLIER. C'est vrai qu'il est agréable.

*Un temps.*

PIERROL. Le patron invente toujours un nouveau cocktail par semaine ?

OLIER. Toujours, mais rien ne vaut le bon Zombie.

PIERROL. C'est quoi le Zombie ?

OLIER. Rhum et fruits de la passion.

PIERROL, *lyrique*. Fruits de passion, graines de raison, éclosion, explosion... Hein ?

OLIER. Désolé de vous décevoir, Monsieur Pierrol. J'aime ce cocktail juste pour son goût. Pour le symbolisme poétique, les allusions et les messages subliminaux, il faut voir du côté d'Edmond.

PIERROL. Vous avez raison. J'ai pris de mauvaises habitudes à force de le côtoyer... ce sphinx ! *Il commande*. Un Zombie ! À Olier. Je ferai donc comme vous : je l'apprécierai pour son contenu.

*Silence.* Vous vous plaisez dans votre nouveau travail ?

OLIER. Oui. Énormément.

PIERROL. Est-il indiscret de vous demander dans quelle grosse structure vous étiez auparavant ?

OLIER. Oui.

PIERROL. Pas de problème. L'important est que vous vous sentiez heureux à votre nouveau poste.

OLIER. Je le suis, Monsieur Pierrol.

PIERROL. Comme on vous l'a sans doute dit, j'ai aidé Edmond à fonder cette boîte et y ai travaillé durant sept ans.

OLIER. On me l'a dit.

PIERROL. Et sans mentir, je peux affirmer qu'il s'agit de la période la plus exaltante de ma vie. Edmond offre un espace de créativité, une latitude rare dans ce milieu.

OLIER. Tout à fait d'accord avec vous.

PIERROL, *après un temps.* J'imagine que, pour un jeune homme moderne tel que vous semblez l'être, les mœurs de vos collègues ne constituent pas un problème.

OLIER. Quelles mœurs ?

PIERROL. Allons, ne me dites pas que vous n'avez rien remarqué ? Ce brave Edmond est tout à fait incapable de cloisonner les différents aspects de sa trépidante existence. À part en ce qui concerne ses enfants ; il est inattaquable sur ce point.

OLIER. Si vous le dites.

PIERROL. Vous n'avez rien remarqué ?

OLIER. Non.

PIERROL. Alors vous êtes bien le seul. Tout le monde connaît les difficultés d'Edmond à retenir ses pulsions quelque peu particulières...

OLIER. Ah ?

PIERROL. Et tout le monde sait aussi que depuis sa rencontre avec Madame de Saint-Brie, ces pulsions ont pris une tournure plus poussée.

OLIER. Je ne vois pas de quoi vous parlez.

PIERROL. Je vais être franc avec vous. Je ne sais pas où ils en sont actuellement mais, quand je les ai quittés, leur sens de la perversion aurait fait passer le marquis de Sade pour Barbara Cartland. Soyez sur vos gardes.

OLIER. Je ne suis pas sûr de vous suivre.

PIERROL. La volonté de briser un être humain en mille morceaux, ça vous parle ?

OLIER. Pas du tout.

PIERROL. Vous êtes amoureux de Madame de Saint-Brie ?

OLIER. Hein ? Bien sûr que non. Mais qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

PIERROL. Monsieur Olier, j'ai beaucoup d'estime pour vous. Votre travail chez Damier n'est pas passé inaperçu.

OLIER. Vous saviez ?

PIERROL. Je suis là en ami, Monsieur Olier. J'essaie seulement de vous aider. Ils vous ont fait le coup de la succursale de Vaduz ?

OLIER. La succursale de Vaduz ?

PIERROL. Vous faites vos premiers pas dans la boîte et hop, vous décelez une anomalie de taille. Vous voilà bombardé sauveur de la banque et proclamé plus intuitif que le boss en personne. *Olier pâlit.* Et quelque temps après, vous accumulez les erreurs grossières et vous retrouvez

avec un statut oscillant entre le paria et l'étron. On vous repêche quelques jours plus tard et le jeu continue. Vous vous fissurez sans vous en rendre compte.

*Olier boit. Temps.*

OLIER. J'ai effectivement décelé un problème dans une succursale de Hong-Kong.

PIERROL. Hong-Kong! Ha! Ha! Pourquoi pas?

OLIER. Il y a un problème?

PIERROL. Aucun. Vous avez déjà couché avec Ghislaine ou elle en est encore à la danse du paon?

OLIER. Écoutez, je vais être sincère avec vous, Pierrol: vous m'êtes extrêmement antipathique et votre compagnie m'insupporte au plus haut point.

PIERROL. Je vous prie de m'excuser, Monsieur Olier. Je finis mon verre et je vous laisse. *Il boit.* Une dernière chose: Weinstein Invest va au-devant de gros problèmes. Si vous voulez quitter le navire avant qu'il ne coule, malgré l'antipathie que je vous inspire, je serais ravi de faciliter votre transfert sous des cieux plus cléments.

OLIER. Vous manquez pas d'air.

PIERROL. C'est le genre de proposition qui ne se répétera pas.

OLIER, *après un long temps*. Imaginons, simple supposition, que j'accepte. Quel serait le prix ?

PIERROL. Anecdotique au regard du mauvais pas d'où je vous sortirais. Quelques renseignements.

OLIER. Par exemple ?

PIERROL. Savoir si vous avez remarqué des opérations financières bizarres ces derniers temps.

OLIER. Vous savez comme moi qu'elles le sont toutes.

PIERROL. Je veux dire, quelque chose dont la signification en termes de profit vous échappe.

OLIER. Il y aurait quelque chose.

PIERROL. Mmh ?

OLIER. C'est que je ne sais pas si je peux...

PIERROL. Cela ne vous engage à rien. Voyez-vous, il s'agit peut-être d'une information sans valeur, mais je suis prêt, en gage de bonne volonté, à vous la payer cent mille euros.

OLIER. Dites donc !



PIERROL. Libre à vous de continuer ensuite à traiter avec moi.

OLIER. Quelles sont les garanties ?

*Pierrol sort discrètement une enveloppe de sa poche et la met dans celle d'Olier.*

PIERROL. Regardez, Monsieur Olier.

OLIER, *après avoir vérifié.* Ça reste entre nous ?

PIERROL. Absolument. Dans notre intérêt commun.

OLIER. Il y a une participation dans Paris-Invest.

PIERROL. Mmmh ! Très bien. Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Monsieur Olier. Au revoir.

*Pierrol s'en va. Olier reste seul au bar.*

## SCÈNE 15

*Le bureau. Weinstein, Ghislaine, Olier, cigarette au bec.*

WEINSTEIN. Tu fumes ?

OLIER. J'ai repris.

WEINSTEIN. Trop de stress. Il faut qu'on se détende un peu, les enfants. Je vous invite à manger demain soir dans ma résidence secondaire. Pierrol sera des nôtres. Ce sera la fête : on enterre la hache de guerre.

GHISLAINE. Déjà ?

WEINSTEIN. Ça avance plus vite que prévu. À *Olier*. Il vous a posé des questions ?

OLIER. Oui. Je l'ai lancé sur Paris-Invest.

WEINSTEIN. Parfait. Je savais que je pouvais compter sur vous.

OLIER. Qu'est-ce qu'il cherche puisque vous êtes en train de régler vos problèmes ?

WEINSTEIN. Il semble que Pierrol coure plusieurs lièvres à la fois, mais cela ne vous concerne plus. Allez chacun sur votre poste, s'il vous plaît. *Ghislaine et Olier s'exécutent.* Cliquez sur la rubrique bonus. *Ils obéissent. Ils sont estomaqués.*

OLIER. Qu'est-ce... ?

GHISLAINE. C'est...

WEINSTEIN. Vous avez bien travaillé tous les deux. Je suis fier de vous avoir auprès de moi.

GHISLAINE. Merci, Edmond.

OLIER. Merci, Monsieur Weinstein, c'est très généreux.

WEINSTEIN. Continuez comme ça, les enfants. Je vous confie les clés de la boîte un moment, une course à faire. Soyez sages !

GHISLAINE. À tout à l'heure.

OLIER. À tout... *Weinstein est déjà parti. Ghislaine hurle de joie et saute au cou d'Olier.*

GHISLAINE. Yahou ! *Elle l'embrasse.*

OLIER. J'ai jamais reçu autant de fric. Il est dingue.

GHISLAINE. Tu peux le dire ! Alors, Monsieur Olier, que diriez-vous de partir une semaine à Noël dans un palace tunisien en compagnie de votre amoureuse ?

OLIER. J'ai une amoureuse ?

GHISLAINE, *l'embrassant partout.* Oui, oui, oui !

OLIER. Je dirais que c'est la meilleure idée du monde. *Ils s'embrassent et commencent à se chauffer. Olier s'arrête. Attends. Elle est sur lui. Il la regarde. À quoi tu joues, Ghislaine ?*

GHISLAINE. Tu es beau. Prends-moi ici !

OLIER. Hein ?

GHISLAINE. Prends-moi maintenant, ici, tout de suite !

OLIER. Mais, s'il revient ?

GHISLAINE, *l'embrassant dans le cou*. C'est un risque à prendre.

*Elle baisse la braguette d'Olier, relève sa jupe et s'appuie contre lui.*

OLIER. Oumpf !

*Ils font l'amour sur un siège.*

GHISLAINE. C'est tellement bon avec toi, Jacques.

OLIER. Avec toi, je me sens à la maison. Je suis chez moi. Je t'aime.

GHISLAINE. Je t'aime.

## SCÈNE 16

*Dans le manoir de Weinstein. Tous.*

WEINSTEIN. Je l'ai fait retaper il y a deux ans. Ici je viens lire, lire et lire. Pas de finance.

GHISLAINE. Juré?

WEINSTEIN. Juré. *Il crache par terre. Tout le monde rit.*

PIERROL. Tu lis quoi en ce moment?

WEINSTEIN. Je me retape tout Heidegger. Essentiel.

GHISLAINE, *soufflant*. Pough!

WEINSTEIN, *à Olier*. Jacques, Heidegger?

OLIER. Toujours pas, désolé.

PIERROL. Ne vous inquiétez pas, Monsieur Olier. Je n'en ai jamais lu une traître ligne non plus.

WEINSTEIN. menteur!

PIERROL. Si peu, Edmond, si peu.

GHISLAINE. Tu n'as pas des lectures plus dépressives?

WEINSTEIN. Si! Une biographie de notre Président. Vraiment tragique!

PIERROL, *se penchant sur sa mallette*. Ne souhaitant pas entrer dans la polémique, je t'offre immédiatement, et à l'avance, mon cadeau de Noël. *Il sort une grosse boîte de caviar.*

WEINSTEIN. Tu es fou, René. À Olier. Vous savez combien ça coûte ?

OLIER. Mille euros ?

WEINSTEIN. Quatre mille. C'est le meilleur. Et mon préféré, par la force des choses. Ce que René sait depuis longtemps. Je salue ton sens de la diplomatie culinaire, mon cher, mais tu n'échapperas pas à une discussion de fond sur ton grand patron. *Il l'embrasse.*

PIERROL, *cool*. J'aurai tout tenté.

WEINSTEIN. Voyez-vous, Jacques, j'essaie d'élucider un mystère plus insondable que le Triangle des Bermudes. Pourquoi mon ami Pierrol, homme à l'intelligence avérée, s'apprête-t-il à soutenir, aux prochaines élections présidentielles, le dauphin plombé d'un monarque incompetent et sénile, alors qu'il existe, au sein de ce même gouvernement, un homme nouveau qui a toutes les cartes en main pour faire triompher nos idées ?

PIERROL. D'abord parce que l'homme nouveau ne l'est pas autant que ça et n'a, de loin, pas toujours

fait la preuve de sa compétence au cours de ses divers mandats. Quoi que tu penses du bilan de notre Président et du reste de son équipe, ils restent les garants d'une certaine conception de la République que ton homme nouveau s'engage à balayer purement et simplement pour la remplacer par une espèce de start-up ultra-libérale au profit d'une poignée de patrons affidés.

WEINSTEIN. Pierrol, pourfendeur du libéralisme, on aura tout vu ! Qu'en pensez-vous, Jacques ?

OLIER. Heu... si l'homme nouveau est celui auquel je pense, je trouve qu'il n'est pas si mal.

GHISLAINE. Moi, je suis d'accord avec René. Il est arrogant, vulgaire, et ne s'inscrit en aucun cas dans la tradition républicaine. C'est un Berlusconi, au mieux.

WEINSTEIN. Il y a pire comme référence.

PIERROL. Il y a mieux. Nous ne pouvons pas brader l'héritage du Général d'un revers de main pour satisfaire les appétits d'un quarteron d'entrepreneurs avides. Ce que ton ami s'apprête à faire.

OLIER. Vous êtes ami avec... ?

GHISLAINE. C'est un de ses meilleurs amis. *Moue d'admiration d'Olier.*

PIERROL. Notre Premier Ministre a prononcé le terme de patriotisme économique. Et c'est bien de cela qu'il s'agit : ni plus ni moins que de la survie de notre nation.

WEINSTEIN. Si mon ami représente un tel pouvoir de nuisance, les grands patriotes qui nous dirigent devraient le congédier sans tarder.

PIERROL. Ce n'est pas si simple, tu le sais.

GHISLAINE. Il est populaire, ça...

PIERROL. Dois-je vraiment vous donner mon appréciation concernant la soi-disant sagesse populaire ?

WEINSTEIN. Ce n'est pas une tare absolue. Mais, sachant que le Président est un fin connaisseur de la culture asiatique, j'imagine que, conformément aux écrits de Sun Tzu, il préfère embrasser l'ennemi à domicile.

PIERROL. Désolé, je ne suis pas au courant des stratégies décidées en haut lieu.

WEINSTEIN. Il est vrai que tu es un transfuge tout frais.

GHISLAINE, *sur un ton de reproche amical*. Edmond...

WEINSTEIN. Tout frais et très zélé.



PIERROL. Edmond, je croyais qu'on était entre hommes du monde.

WEINSTEIN, *devenant sérieux*. Et de quel monde! Pendant qu'on négocie entre hommes du monde, je croise un nouveau type tous les jours devant mon immeuble, au restaurant, au club. Peux-tu me fournir un éclaircissement ou dois-je demander directement à tes employeurs pourquoi ils ont actionné les services parallèles depuis plus d'un mois?

PIERROL. Je ne vois absolument pas à quoi tu fais allusion.

WEINSTEIN. Dis-leur de ne pas jouer aux cons avec moi!

PIERROL. Franchement, Edmond...

WEINSTEIN, *détachant chaque syllabe*. Dis-leur de ne pas jouer aux cons avec moi!

*Un lourd silence s'installe.*

GHISLAINE. On goûte le caviar?

WEINSTEIN. Ouais. *Il se lève, va chercher un ouvre-boîte et revient. Il commence à ouvrir la boîte, mais sa main glisse et il se coupe. Ah, merde!*

GHISLAINE. Ça va ?

WEINSTEIN. Formidable. Ça se voit, non ?

GHISLAINE. Attention, tu as du sang qui coule dans le caviar !

WEINSTEIN, *après un court temps, provocateur*. Et si j'avais le sida, vous mangeriez quand même ? *Personne ne répond*. Hein, Jacques ? *Il appuie sur son doigt, le sang coule dans la boîte de caviar*. Jusqu'où êtes-vous prêts à aller pour moi ? *Il lui tend la boîte*.

*Olier hésite, puis se sert et mange*.

OLIER. Un peu salé.

WEINSTEIN. Bravo, vous avez des couilles ! Ha ! Ha ! *À Ghislaine*. Eh bien, chère amie, ça ne vous fait pas rire ?

GHISLAINE, *glaciale*. Je suis hilare.

WEINSTEIN. Pardon ?

GHISLAINE. Je suis morte de rire.

*Silence*.

WEINSTEIN. Une petite banlieusarde parvenue qui, sans moi, serait toujours en train de peindre ses

croûtes dans un atelier pourri, se permet de me tenir tête en public.

PIERROL. Ne commence pas, Edmond!

WEINSTEIN. Excuse-toi, salope!

GHISLAINE. Tu crois m'impressionner, pauvre minable? Ce n'est pas parce que tu es né avec une cuillère en or dans ta sale gueule que cela t'autorise à déverser ton flot de conneries en permanence!

WEINSTEIN. Espèce de sale petite pute, tu connais le prix de l'insolence?

GHISLAINE. Oh, mais c'est qu'il est tout énervé le pauvre frustré, le petit fiston mal aimé par son papa. Ça essaie de jouer les durs, de rouler les mécaniques, mais, malgré tous tes efforts, tu ne vaudras jamais la merde avec laquelle ta mère t'a chié par le cul!

WEINSTEIN, *hystérique*. Touche pas à ma mère, salope! *Il la prend par les cheveux et la tire vers lui. Elle trébuche de sa chaise; il la tire vers l'arrière de la salle, toujours en lui agrippant les cheveux.*

OLIER, *se levant d'un bond*. Putain!

PIERROL, *le retenant*. Laissez. Ils jouent.

OLIER. Mais... ?

PIERROL. Ils sont en train de prendre leur pied.

*Weinstein va prendre un fouet. Il la frappe violemment sur le dos. Ghislaine crie et s'écroule. Olier veut réagir, mais Pierrrol le retient toujours. Ghislaine se fige dans une attitude de soumission.*

WEINSTEIN. Tu vas sentir passer ta punition, petite pute !

GHISLAINE, *se tournant avec un regard apeuré vers Olier.* Jacques.

*Weinstein la fouette.*

GHISLAINE. Ha !

*Olier essaie d'aller vers elle, mais Pierrrol le maintient fermement.*

OLIER. Lâchez-moi !

PIERROL. C'est un jeu, Jacques.

GHISLAINE, *les larmes aux yeux, à Olier.* C'est pas un jeu.

OLIER. Bordel !

WEINSTEIN. Regarde, petit, et apprends! *Il la fouette violemment.*

OLIER. Non!

GHISLAINE. Haaa!

WEINSTEIN. Alors, tu en veux encore, poufiasse?  
*Ghislaine murmure des sons incompréhensibles. Hein?*

GHISLAINE, *faiblement, puis de manière de plus en plus perceptible.* Oui, oui, oui...

*Weinstein se défoule et la frappe à un rythme de plus en plus soutenu. Ghislaine émet des cris, dont on ne sait s'ils sont de douleur ou de jouissance. Olier, maintenu par Pierrol, s'effondre, en larmes. Pierrol relâche doucement son étreinte. Weinstein s'arrête de frapper et se tourne vers Olier.*

WEINSTEIN. À vous, Jacques.

OLIER. Hein?

WEINSTEIN. À votre tour!

OLIER. Vous êtes complètement...

WEINSTEIN. Elle ne demande que ça.

OLIER. Quoi?

*Ghislaine, quasiment au sol, à quatre pattes, recommence à émettre des borborygmes incompréhensibles, une étrange lueur dans les yeux. Olier tend l'oreille. Les propos de Ghislaine deviennent peu à peu plus clairs.*

GHISLAINE. Oui, fouette-moi, mon chéri.

*Olier reste interdit. Weinstein lui tend le fouet.*

WEINSTEIN. Allez-y.

*Olier reste paralysé. Weinstein lui met le fouet dans la main.*

GHISLAINE. Viens, mon beau. Fais-moi sentir ta lanière.

*Weinstein l'encourage d'un mouvement d'invitation cordiale. Olier approche de Ghislaine. Il commence à la fouetter doucement. Ghislaine émet un petit gémissement.*

GHISLAINE. Plus fort, mon amour! *Il frappe légèrement plus fort. Elle rit.* Qu'est-ce que tu fais? Plus fort, mon amour, plus fort! *Il frappe de plus en plus fort.* Ah! Oui! Vas-y! Encore! Plus fort! Ah! Ah oui! *Elle a des râles orgasmiques. Olier se déchaîne. Il commence à gémir.*

OLIER. Ah! Ah! Aaaah! *Il s'arrête, la tête baissée.*

WEINSTEIN, à Olier. Vous avez une tache sur le pantalon!

*Olier titube, groggy, puis s'arrête devant Pierrol.*

OLIER. Ramenez-moi, s'il vous plaît !

WEINSTEIN. Vous voulez déjà nous quitter ?

OLIER. Laissez-moi partir, s'il vous plaît. À *Pierrol*.  
Ramenez-moi, je vous en prie.

PIERROL, à *Weinstein*. Merci pour la soirée. On s'appelle.

WEINSTEIN. Merci à toi. Rentrez bien !

*Pierrol sort en soutenant Olier. Weinstein reste, entourant Ghislaine de son bras.*

## SCÈNE 17

*Le bureau. Ghislaine est à son poste. Weinstein est debout, impatient. Arrive Olier.*

WEINSTEIN. Vous êtes en retard.

OLIER. Je... je n'ai pas entendu mon réveil.

WEINSTEIN. Ce n'est pas mon problème. On a beaucoup de travail. Que cela ne se reproduise plus.

OLIER, *allant s'asseoir à son poste*. Excusez-moi.

*Weinstein va à son bureau. Ghislaine et Olier travaillent en silence.*

OLIER. Ça va ? *Silence*. Vous avez eu une bonne fin de soirée ? *Silence*. Alors, t'as pris ton pied ?

GHISLAINE. Tu me dégoûtes.

OLIER. Comment ? *Ghislaine le regarde avec un mélange de colère et de déception mêlée*. Attends, quelque chose m'échappe, là.

GHISLAINE, *dégoûtée*. Ah ?

OLIER. Mais... enfin ... c'est toi qui... je croyais que...

GHISLAINE. Oui, j'adore ça. Tu veux voir les marques de mon bonheur ? Viens, viens enfoncer tes doigts dans ma chair à vif. Viens t'éclater, salopard.

OLIER. Mais, tu, tu avais l'air de...

GHISLAINE. Pauvre con... tu ne comprends vraiment rien à rien, non ?

OLIER. Non... je... Ghislaine... c'est un malentendu...



GHISLAINE. Et ça dit m'aimer... *Elle rit amèrement.*

OLIER. Non, Ghislaine, je... j'étais sûr que...

GHISLAINE. Je veux plus rien savoir de toi... plus jamais... j'aimerais que tu disparaisses... ne m'adresse plus jamais la parole.

OLIER. Non, Ghislaine, je t'en prie... je t'aime, je t'aime à crever... je me suis fait piéger... pitié... j'ai tellement besoin de toi.

GHISLAINE. Espèce de sale merde... rien ne pourra réparer... rien...

OLIER. Non, s'il te plaît, comprends-moi.

GHISLAINE, *ironie amère.* Ha!

OLIER. Ghislaine!

GHISLAINE. Tais-toi! Tais-toi! Je ne veux plus t'entendre!

OLIER, *se levant d'un bond et hurlant.* Non, pas ça! Dis-moi ce que je dois faire... Ghislaine... Je t'aime...

*Weinstein furieux sort du bureau.*

WEINSTEIN, *à Olier.* Dites donc, j'ai été patient avec vous jusque-là. Maintenant, je vous le dis

très sérieusement : c'est la dernière fois que vous dérapez ou vous ne faites plus partie de la maison. Ressaisissez-vous. Vous m'avez compris ?

OLIER. Je... oui... oui... c'est bon. Excusez-moi. Je travaille. *Il tapote sur son ordinateur comme un malade.* Je travaille. Je travaille. Je travaille...

*Weinstein retourne dans son bureau. Olier regarde Ghislaine. Elle a des larmes qui coulent.*

OLIER. Non, ne pleure pas, Ghislaine, je t'en prie, ne...

*Il sanglote à son tour, tout en essayant de continuer à travailler.*

## SCÈNE 18

*Le bar. Olier et Pierrol. Olier boit comme un trou.*

PIERROL. Ressaisissez-vous, Olier. Ils sont en train de vous détruire.

OLIER. Ils... ou il ?

PIERROL. Ils ou ils ?

OLIER. Il est en train de me détruire. Il est en train de nous détruire. Elle n'est pour rien là-dedans. Elle est une victime. Depuis si longtemps.

*Un temps.*

PIERROL. Vous croyez ?

*Silence.*

OLIER. Comment c'était de votre temps ?

PIERROL. À peu près pareil.

OLIER. Et vous aussi, vous l'avez... ?

PIERROL. Non. J'ai refusé. *Olier reçoit l'information comme un coup de poing.* Ne vous fustigez pas, Monsieur Olier. Votre acte n'était que la résultante d'une formule mathématique. Il vous aurait fallu des épaules bien plus solides pour résister.

OLIER. Mais, vous...

PIERROL. Moi, je connais Edmond. Ou plutôt, je le connaissais. Il est devenu une espèce de trou noir qui avale tout sur son passage. Vous savez comment finissent les trous noirs et les corps qui les entourent. Encore une fois, quittez le navire avant qu'il soit trop tard.

OLIER. Non. Je ne me laisserai pas faire. Et je ne l'abandonnerai pas.

PIERROL. Monsieur Olier. Vous sous-estimez le lien qui unit Madame de Saint-Brie à Weinstein. Je doute que le temps vous permette de jouer les Docteur Olivenstein. Sauvez votre peau. Je vous offre une porte de sortie dorée.

OLIER, *après un temps*. Quoi ?

PIERROL. Un poste de manager exécutif dans une filiale de la Banque nationale en Nouvelle-Calédonie. Plage, cocotiers, un bel appartement et trente mille euros de salaire mensuel, sans compter les bonus.

OLIER, *après un temps*. O.K. À une condition.

PIERROL. Oui ?

OLIER. Deux places de managers exécutifs.

PIERROL. Monsieur Olier...

OLIER. Elle vient avec moi. Ce n'est pas négociable.

PIERROL, *après réflexion*. Très bien. J'aime beaucoup Ghislaine. Après tout, vous avez peut-être raison ; Edmond, dans sa fuite en avant, a sans doute distendu les liens qui l'unissaient à sa vieille complice. Vous pouvez représenter une planche de salut. Mais il faudra être fort.

OLIER. Je le serai. Je le suis.

PIERROL. Bien. Considérez l'affaire comme conclue.  
Il va de soi que la moindre velléité de votre part  
d'ébruiter notre contrat le rendrait immédiate-  
ment caduc et vous exposerait à de très fâcheuses  
conséquences.

OLIER. Ne vous inquiétez pas.

PIERROL. Je n'ai pas de temps à perdre; vous  
m'avez aiguillé sur une fausse piste avec Paris-  
Invest. Quelle est la bonne?

OLIER. Geoffroy frères.

PIERROL. C'est quoi?

OLIER. Une P.M.E. alsacienne au bord du dépôt de  
bilan, sauvée par Edmond il y a un mois.

PIERROL. Quel est le montage?

OLIER. Actionnariat majoritaire à cinquante-sept  
pour cent. Trente-huit au fondateur et patron,  
un ringard du nom de Louis Geoffroy. Le reste se  
partage net entre petits actionnaires locaux.

PIERROL. Quel est le nom du cache-nez d'Edmond  
sur ce coup?

OLIER. Holding Gold S.A. société de courtage.  
Siège social, Nassau, Bahamas.

PIERROL. Je sais où est Nassau, merci. Origine des fonds ?

OLIER. Un labyrinthe à plusieurs entrées. Je n'ai pas eu accès à tous les paramètres.

PIERROL. Balancez ce que vous savez.

OLIER. Le plus gros apport provient d'un fonds privé new-yorkais. Il y a aussi une régie immobilière basée à Genève, qui elle-même comporte plusieurs actionnaires, une maison de change italienne et une société d'import-export luxembourgeoise.

PIERROL. Je veux copie de tous les documents d'ici deux jours. Et, pour chacune des entrées, je veux que vous retraciez le cheminement des fonds. Et démerdez-vous pour me trouver le nom des pseudo-investisseurs.

OLIER. Pseudo ?

PIERROL. Trouvez le nom des investisseurs.

OLIER. Mais, c'est impossible. Toutes ces informations sont concentrées sur le système informatique d'Edmond.

PIERROL. Débrouillez-vous. Deux jours.

OLIER. J'ai votre parole pour Madame de Saint-Brie ?

PIERROL. Vous l'avez.

OLIER. Je ne peux pas agir avec Weinstein à deux mètres.

PIERROL. Faites des heures supplémentaires.

## SCÈNE 19

*Le bureau, la nuit. Olier est installé à son bureau. Il travaille devant son écran un moment, puis téléphone.*

OLIER. Sayonara. Here is Jacques Olier from Weinstein Invest. Did you buy some Metropolic shares? Yes. How much? O.K. Keep on the operation. Thank you. Bye.

*Il raccroche et s'approche du bureau de Weinstein. Il ouvre délicatement la porte et rentre jusqu'à sa table de travail. Il essaie d'ouvrir l'ordinateur, sans succès.*

OLIER. Merde. Comment ils s'appellent déjà, ses gosses? *Il tape un nom sur le clavier.* Johann. Chier. Noémie. *Ça ne marche pas.* Ghislaine. Non. Date de naissance. *Ça ne marche toujours pas.* À l'envers. Napoléon. Attila. Francis Drake. *Il essaie encore plusieurs combinaisons.* Putain! *Il abandonne et commence à fouiller dans les tiroirs. Il ressort quelques documents qu'il photographie avec son portable.*

*Soudain il entend un bruit à quelques mètres de lui. Il se fige. Il y a quelqu'un? Monsieur Weinstein? Répondez. Qui est là? Écoutez, qui que vous soyez... je travaille ici... je vais m'en aller tranquillement, d'accord? Il se dirige doucement vers la porte. Soudain un individu encagoulé lui fait face. Olier hurle de terreur. L'homme lève un revolver vers son visage. Olier hurle en repoussant son bras et s'enfuit à toute vitesse. L'homme le suit quelques mètres, mais abandonne la poursuite assez vite.*

## SCÈNE 20

*Le bar. Olier et Pierrol.*

OLIER. Putain de merde, ça rime à quoi ce bordel ?

PIERROL. Calmez-vous, Monsieur Olier. Buvez votre verre tranquillement. Tout va bien.

OLIER. Vous en avez de bonnes. Le gars était là depuis le début. J'ai passé deux heures avec ce type planqué à mes côtés, bordel.

PIERROL. Chut.

OLIER. J'ai l'impression que vous ne maîtrisez pas du tout la situation. Je crois que, sous vos airs de grand ordonnateur, vous n'avez absolument pas la carrure de celui que vous prétendez être !



PIERROL. Détendez-vous, Olier. Personne n'a fait de zèle de mon côté. Soit il s'agit des Russes...

OLIER. Les Russes ?

PIERROL. Il n'y a pas qu'avec nous qu'Edmond a des problèmes.

OLIER. Les Russes, bordel de merde !

PIERROL. ... soit vous êtes tombé sur le chargé de sécurité de l'immeuble.

OLIER. Un chargé de sécurité avec une cagoule sur la tronche et un flingue. Bien sûr. Vous avez le nom de l'agence ? Très efficace.

PIERROL. Les Russes ne vous auraient pas laissé filer comme ça. Il s'agit sûrement d'un sbire d'Edmond. Ce qui signifie que vous avez touché juste. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

*Olier lui tend son portable. Il se calme pendant que Pierrol appuie sur les touches du portable et consulte les photos.*

OLIER. Le système informatique était impénétrable. J'ai photographié les documents imprimés qui m'avaient l'air de correspondre le plus à...

PIERROL, *l'interrompant et lui rendant le portable.*  
C'est de la merde. Vous devez entrer dans le

ystème à tout prix. Demain, vous profitez de la première absence d'Edmond pour y retourner.

OLIER. Quoi ? Vous êtes malade ? Je suis grillé. Si le type bosse pour Edmond, il va raconter qu'il m'a vu. Non, c'est fini, j'y retourne plus. J'ai accompli ma part du contrat. Respectez la vôtre.

PIERROL. Vous n'avez rien accompli du tout. Vous allez vous rendre au boulot demain et faire ce qu'on vous demande.

OLIER. Génial. Et qu'est-ce que je raconte à Edmond ?

PIERROL. La vérité. Que vous avez été agressé. Peu importe ce qu'il pensera, les masques vont bientôt tomber.

OLIER. Pourquoi vous avez besoin de moi, alors ?

PIERROL. Même dans la flibuste il y a des codes. Edmond ne respecte plus rien. Ni Machiavel ni aucun des fondamentaux. C'est mon ami. J'ai besoin d'avoir toutes les cartes en main pour le sauver de lui-même.

OLIER. Votre altruisme vous honore.

PIERROL. À force de dérapier, Edmond s'affaiblit. S'il touche terre, j'ai une chance de le sortir de sa logique suicidaire. Malgré toutes ses défenses, je crois qu'il est bientôt mûr pour craquer.

OLIER. Vous m'utilisez juste pour lui mettre la pression, hein ?

PIERROL. Vous devez pénétrer le système informatique, ne vous préoccupez pas du reste.

OLIER. Ah oui ? Eh bien, donnez-moi le code. Qu'est-ce qu'ils foutent vos services ?

PIERROL. Si on l'avait, on ne ferait pas appel à vous. Profitez de chaque occasion pour continuer à chercher.

OLIER. C'est ça, après ce soir il va laisser son bureau grand ouvert, c'est évident.

PIERROL. Démerdez-vous. Une nouvelle vie, ça se mérite.

OLIER. Et elle débute quand ?

PIERROL. Dans une semaine au plus. Comment va Ghislaine ?

OLIER. Formidable, elle sert de punching-ball à un dégénéré depuis cinq ans et en redemande.

PIERROL. Ne jouez pas les cavaliers blancs. On la sortira de là avec vous, je vous promets.

OLIER. Pourquoi vous ne la sortez pas tout de suite ?

PIERROL. Parce que sa présence auprès d'Edmond assure à ce dernier le peu de lucidité qui lui reste et qui lui permettra d'entreprendre un dialogue constructif avec nous quand il comprendra qu'il n'a pas d'autre choix.

OLIER. Bordel. Je pige rien. Il était partant pour un accord avec Dugand. Arrêtez de faire les fines bouches pour le montant. Vous n'êtes pas à un zéro près. Filez-lui son blé, même s'il vous arnaque, et tout le monde sera content. C'est votre acharnement qui pourrit la situation. *Temps.* Tout ça n'est pas logique, Monsieur Pierrol. Il y a autre chose.

PIERROL, *après un temps.* Bien vu, Olier. L'histoire Dugand c'est du pipi de chat. Edmond a mis les doigts dans une affaire bien plus délicate.

OLIER. Quoi ?

PIERROL. Moins vous en saurez, mieux vous vous porterez.

OLIER. Vous parlez comme lui. Vous êtes de la même race de chacals. J'en ai marre de passer pour un pigeon. Je veux savoir où j'ai mis les pieds. Balancez-moi tout où j'arrête les frais là et c'est vous qui serez dans la merde.

PIERROL. Écoutez, Olier, sans le vouloir, vous vous êtes retrouvé sur un terrain très glissant.

Contrairement à ce que vous pensez, nous essayons de minimiser les dégâts. Nous voulons la liste complète des montages d'Edmond, dans les moindre détails, c'est tout ce que vous avez besoin de savoir.

OLIER. Vous n'êtes plus en mesure d'imposer les règles, Pierrol.

PIERROL. Vous faites une erreur, Olier, vous n'êtes pas de taille.

OLIER. Eh bien, au revoir alors.

PIERROL. Très bien. *Un temps.* Il s'agit d'une décision que je ne peux pas prendre seul. Je dois en référer en haut lieu. Excusez-moi. *Il prend son portable et s'éloigne. Olier, resté seul, boit et fume. Pierrol revient.* Bien. On estime que vous serez plus efficace si vous savez ce que vous cherchez. Je n'ai pas besoin de vous décrire les conséquences pour vous et vos proches, si la moindre parcelle de ce que je vais vous dire transparait à l'extérieur. Un accident est vite arrivé et votre mère n'a plus ses réflexes d'antan lorsqu'elle traverse le passage piéton en face de chez elle. *Olier est blême.* Ces précisions étant posées, j'en viens au fait. Comme vous le savez sans doute, notre Président considère le Premier Ministre comme son héritier légitime et le plus à même de défendre nos valeurs républicaines. Notre adversaire a profité de l'avantage que lui confère

son statut de numéro deux du gouvernement pour court-circuiter le Premier Ministre sur un contrat d'armement avec l'Arabie saoudite. Le petit malin, fidèle à ses habitudes, a su flatter les uns et trahir les autres pour obtenir de la famille royale qu'elle traite avec ses propres réseaux. Et le poisson a mordu à l'hameçon.

OLIER. Qu'est-ce que ça change puisqu'il s'agit d'un contrat gouvernemental ? Le bénéfice reviendra de toute façon à l'État et à leurs habituels partenaires industriels.

PIERROL. J'espère que vous faites preuve de moins de naïveté dans vos activités financières que dans vos analyses politiques. Vous n'avez jamais entendu parler des rétrocommissions ?

OLIER. Non.

PIERROL. C'est une pratique courante. On surévalue le contrat afin de rémunérer au mieux les différents partenaires et le client reverse à l'artisan du contrat la plus grosse part de la commission sur sa caisse noire. En l'occurrence notre petit Iago a reçu une somme estimée à quinze millions d'euros. Avec ce fric et sa cote de popularité, il a plusieurs longueurs d'avance sur notre candidat naturel. Sa cote de popularité n'est pas éternelle, on y travaille.

OLIER. Reste le fric...

PIERROL. Le caractère intrinsèquement illicite du système de rétrocommission nous permettrait de récupérer l'argent sans possibilité pour notre adversaire d'entreprendre la moindre action pénale pour le recouvrer. Mais il a eu l'intelligence pour gérer ce fonds de faire appel à un des banquiers les plus doués de sa génération, vous voyez.

OLIER. Je vois.

PIERROL. Si nous parvenons à décrypter le montage financier mis en place par Edmond pour camoufler le trésor de guerre, nous pouvons agir et saboter toute chance que la campagne du petit excité prenne son envol.

OLIER. Au nom des valeurs républicaines, bien sûr.

PIERROL. C'est ça.

OLIER. Vous êtes aussi pourris les uns que les autres. Je savais que le milieu de la finance était parfois peu reluisant, mais à côté de la politique c'est Disneyland !

PIERROL. On ne gère pas le destin de millions d'individus avec des gants blancs, mais j'imagine que vous n'avez jamais lu Sartre ?

OLIER. Non et je m'en tape. Je n'ai pas besoin d'avoir lu Sartre pour sentir quand ça pue.

PIERROL. Gardez vos imprécations morales pour la messe du dimanche et aidez-nous à retrouver le pognon. Après, vous irez vous dorer la pilule avec votre dulcinée et tout le monde sera content.

OLIER. Et si je ne trouve rien ?

PIERROL. Edmond ne vous a pas engagé pour rien. Vous trouverez. Encore une chose. J'ai reçu des consignes strictes. S'il vous arrive malheur, je saute. Edmond est incontrôlable et son mentor, à peine moins. Au moindre danger, vous abandonnez tout, vous foutez le camp et vous m'appellez.

OLIER. O.K.

PIERROL, *sortant prudemment un objet de sa mallette.*  
Approchez. *Il lui met discrètement dans la main un revolver.*

OLIER. Non, mais...

PIERROL. J'espère que vous n'aurez jamais à vous en servir, mais je ne veux prendre aucun risque. Notre adversaire est dangereux et prêt à tout pour assouvir sa quête de pouvoir. C'est pour ça que je me bats. C'est un choix de civilisation. Merci de ce que vous faites, Jacques.



OLIER. Une semaine, Monsieur Pierrol, une semaine...

## SCÈNE 21

*Le bureau. Weinstein, Olier et Ghislaine.*

OLIER. ... le type m'a menacé et je me suis enfui.

WEINSTEIN. Putain, tout ça prend une tournure vraiment malsaine.

OLIER. Je n'ai rien pu faire.

WEINSTEIN. Et comment tu vas ?

OLIER. Je suis O.K., merci.

WEINSTEIN. Qu'est-ce que tu foutais là à une heure du matin ?

OLIER. Je me connectais avec Tokyo pour l'ouverture.

WEINSTEIN. Putain, j'en ai marre.

*Il part, triste, dans son bureau et s'y enferme.*

GHISLAINE. Ça va ?

OLIER. J'en ai marre aussi. Si j'avais su dans quel panier de crabes je mettais les pieds, je serais resté chez Damier.

GHISLAINE. Et on ne se serait jamais rencontrés.

OLIER. Je... j'ai de la peine à vous suivre.

GHISLAINE. Je crois que je suis en train de guérir de ma dépendance à Edmond. Ça m'aide de le voir perdre pied. Je ne vois plus qu'un vieux type paumé, dépassé par les événements. *Temps*. Et puis il y a toi. Tu tiens admirablement le coup. C'est toi le vrai dur, Jacques. J'ai envie de quitter toute cette merde avec toi.

OLIER. Tu ne m'en veux plus ?

GHISLAINE. Non. Bien sûr que non. *Elle s'approche de lui et l'embrasse. Ils commencent à s'échauffer, mais, conscients de la présence d'Edmond dans la pièce voisine, ils se retiennent.*

OLIER. Tu serais prête à tout abandonner ? À partir avec moi ? Loin ?

GHISLAINE. Oui. Oui.

OLIER. Écoute, je ne peux rien te dire pour l'instant, mais je te promets que, dans moins d'une semaine, toi et moi on commencera une nouvelle vie. Un nouveau boulot, une nouvelle maison. À

l'abri du besoin. Au soleil. D'ici là tu dois me faire confiance, d'accord ?

GHISLAINE. D'accord.

*Olier lui caresse la joue. Ils s'embrassent. Weinstein ouvre la porte de son bureau.*

WEINSTEIN. Madame de Saint-Brie, dans mon bureau, je vous prie.

*Ghislaine part dans le bureau en jetant un regard triste à Olier. La porte se referme. Olier se retrouve seul, en proie à un immense dilemme et à une rage intérieure croissante. Un premier cri de Ghislaine retentit. Olier se fige. Un deuxième cri retentit, suivi d'un râle de Weinstein. Un nouveau cri de Ghislaine provoque une secousse dans le corps d'Olier, qui, à bout, ouvre la porte du bureau de Weinstein. Il reste tétanisé devant le spectacle qui s'offre à lui. Ghislaine en tenue de cuir est en train de fouetter Weinstein, lui-même à genoux, une cagoule sur la tête. Ghislaine, remarquant sa présence, s'arrête de fouetter Weinstein, l'air très détendu.*

WEINSTEIN, *relevant la tête*. Tiens, voilà notre joujou.

OLIER. Qu'est-ce qu'il t'oblige à faire, Ghislaine ?

WEINSTEIN, *enlevant sa cagoule*. Olier, vos carences intellectuelles m'inquiètent de plus en plus. À Ghislaine. Je me demande si tu n'en as pas trop

fait, ma chérie. Je t'avais demandé d'arrêter les frais. On a besoin de lui en forme maintenant. À *Olier*. Ce sera tout pour aujourd'hui. Vous pouvez disposer.

OLIER. Non.

WEINSTEIN. Laissez-nous, s'il vous plaît, j'ai vraiment besoin de me détendre.

OLIER. Ce que vous m'avez fait subir porte un nom, Monsieur Weinstein, et je peux vous coller un procès pour ça.

WEINSTEIN. Nous avons apparemment des divergences d'opinion, je vous propose de régler cela à la première heure lundi. Maintenant, partez.

OLIER. Non.

WEINSTEIN. Tant pis. À *Ghislaine*. Continue, chérie. Et passe-lui le fouet après. À *Olier*. Vous pourrez exprimez vos griefs de manière constructive. Je serais curieux de voir si cela vous fera le même effet que la dernière fois. À *Ghislaine*. Vas-y!

GHISLAINE. Non.

WEINSTEIN. Quoi ?

GHISLAINE. J'en ai assez.

WEINSTEIN. Qu'est-ce que tu...

GHISLAINE. Je suis sérieuse, Edmond.

WEINSTEIN. Ha! Ha! Arrête! Tu vas le détruire.  
Regarde-le, il y croit.

OLIER. C'est vous qui ne comprenez rien, Edmond.  
Les millionnaires décadents, c'est fini. Ghislaine  
a besoin d'une vie normale. Et d'un homme qui  
l'aime vraiment. Vous m'avez sous-estimé.

WEINSTEIN. Bon, Ghighi, tu arrêtes tes conneries  
et tu dis à ce débile de dégager.

OLIER. Le grand manipulateur est tombé sur plus  
fort que lui. Ça fait mal, non?

WEINSTEIN, *riant amèrement. À Ghislaine.* Tu es  
vraiment dégueulasse. Tu veux que je te punisse,  
c'est ça? Toi et tes scénarios pourris! *Ghislaine va  
à côté d'Olier, un petit sourire aux lèvres.* Tu veux sa  
mort ou quoi? Tu vois bien qu'il ne pige rien.  
Dis-lui tout ou ça va mal tourner.

*Ghislaine passe son bras autour de l'épaule d'Olier et l'em-  
brasse sur la bouche.*

OLIER. Désolé, Edmond, la roue tourne. Ça doit être  
cette fameuse logique du dynamisme dont vous  
parliez.

WEINSTEIN. Putain, il est trop con, je vais devoir régler ça moi-même. À *Ghislaine*. Et toi, tu ne perds rien pour attendre.

OLIER, *sortant son flingue d'un coup et pointant Weinstein*. Bougez pas, Weinstein !

WEINSTEIN, *après un temps*. Vous ne tirerez pas.

OLIER. Faites encore un pas et vous verrez.

WEINSTEIN. Le poste de police est juste en bas.

OLIER. Et l'immeuble complètement insonorisé. Je n'hésiterai pas, Edmond. Allez derrière votre bureau. *Weinstein obéit*. Ouvrez le système !

WEINSTEIN, *réalisant soudain*. Vous n'allez pas me dire que...

OLIER. Ouvrez le système !

WEINSTEIN. Vous faites une grosse erreur. Vous ne savez pas où vous mettez les pieds.

OLIER. Je sais tout, Edmond. Ryad. La rétrocommission. Désolé. Je joue dans la cour des grands, je m'informe.

WEINSTEIN. La cour des grands, vous n'êtes...

OLIER. Ouvrez le dossier Geoffroy.

WEINSTEIN. Déconnez pas, Olier ! Quoi qu'on vous ait offert...

OLIER. Je ne me répéterai pas. *Il braque Weinstein à la hauteur de la tête. Weinstein tapote sur le clavier de son ordinateur. Olier lui fait signe de s'écarter et avance devant l'écran.* Tout ça m'a l'air très intéressant.

WEINSTEIN. Votre agression, c'était du bluff. C'est évident. Mais quelque chose cloche. Vous avez mis ma cagoule, je l'ai senti. Vous l'avez mise, parce que, sous vos airs de sainte-nitouche, vous éprouvez les mêmes besoins que moi. Je vous ai révélé à vous-même, Jacques. Nous sommes frères. Je vous promets que, dès maintenant, la mascarade s'arrêtera là. Nous allons former un véritable tandem. Ça fait longtemps que j'attends quelqu'un comme vous. Comme toi, Jacques.

OLIER. Je n'ai pas mis votre cagoule, Edmond. Rien ne nous lie, si ce n'est Ghislaine. Et je coupe ce lien. Vous êtes échec et mat. Restez sage et tout se passera bien.

WEINSTEIN. Arrêtez avec votre hypocrisie. Il n'y a que deux personnes susceptibles de savoir où je cachais ma cagoule. Et ces deux personnes sont celles qui ont un accès permanent à mon bureau, à savoir vous...

GHISLAINE. ... et moi.

*Weinstein et Olier partagent la même surprise.*

WEINSTEIN. Mais pourquoi... ?

*Ghislainne s'approche doucement d'Olier et le caresse très lentement depuis le visage jusqu'à l'épaule.*

GHISLAINE. Pour lui faire peur. Pour qu'il accepte de porter une arme. Pour qu'on se retrouve dans cette situation, tous les trois, maintenant... *Elle descend lentement sa main le long du bras d'Olier toujours pointé sur Weinstein. ... Et pour... Elle met sa main sur celle d'Olier, elle appuie sur le doigt de ce dernier qui touche la détente du revolver. Le coup part. Weinstein s'écroule.*

OLIER, *choqué*. Non... mais... tu es dingue !

*Il court jusqu'au corps de Weinstein et le touche, horrifié. Ghislaine sort son téléphone portable, appuie sur une touche et le referme.*

OLIER. Il est mort.

GHISLAINE. Tu vises bien.

OLIER. Qu'est-ce... qu'est-ce que ça veut dire ? Il y avait d'autres moyens de...



GHISLAINE. Chut, détends-toi, mon amour.

OLIER, *complètement perdu*. Mais...

*La porte du bureau s'ouvre. Apparaît Pierrol. Il avance tranquillement jusqu'au bureau de Weinstein et voit son cadavre à terre.*

PIERROL. Quel gâchis.

OLIER. Monsieur Pierrol... je ... j'ai...

PIERROL. Je vous avais dit: en extrême limite, Monsieur Olier...

OLIER. Je... C'est elle...

PIERROL, *présentant sa main ouverte à Olier*. Rendez-le moi. On va tâcher de le faire disparaître. *Olier lui remet l'arme comme un automate*. Merci.

*Pierrol met le revolver contre la tempe d'Olier et tire. Olier s'écroule.*

GHISLAINE, *après un temps*. Et pourtant je l'aimais. *Elle s'approche du cadavre d'Olier, l'enjambe sans en tenir compte et marche jusqu'à celui de Weinstein. Elle l'embrasse sur la bouche, lui caresse la joue, puis l'embrasse une dernière fois sur le front*. Bonne nuit, petit garçon. Là où tu es, tes démons te laisseront enfin en paix. Tu mérites tellement de bonheur, mon amour... *Elle pleure.*

PIERROL. Il le savait. Il l'a toujours su.

GHISLAINE, *essuyant ses larmes*. Oui. *Ses yeux tombent sur le cadavre d'Olier*. On garde toujours la même version ?

PIERROL. Eh oui. Edmond nous l'a servi sur un plateau. Mobbing. Amour déçu. Dépression. Beaucoup pourront témoigner de sa rapide décrépitude et des méthodes malsaines de son employeur. Malheureusement pour toi, ma chère, vos petites distractions vont être étalées sur la place publique. Tu sauras faire face ?

GHISLAINE. Bien sûr. Ça vous fera un joli paravent, non ?

PIERROL. Ça risque de ne pas être drôle.

GHISLAINE. Tant que vous tenez votre promesse...

PIERROL. Je n'ai qu'une parole. La lumière te fera apprécier le tunnel. *Il va vers l'ordinateur de Weinstein. Il regarde l'écran*. Très bien. Ça m'a l'air complet.

GHISLAINE. Pourquoi tu lui as dit pour la rétro-commission ? Il a pu parler.

PIERROL. Eh bien, au pire des cas, ce sera une des pistes.

GHISLAINE. Mais, et tes employeurs ?

PIERROL. Si Olier a laissé une trace, ils risquent d'être un peu éclaboussés.

GHISLAINE. Quelque chose m'échappe.

PIERROL. Où est le bouton « delete ». Ah. *Il appuie dessus.* Et voilà. L'argent suit son cours. Il va se nourrir, faire des petits, puis revenir plus grand à la maison. C'est irréversible.

GHISLAINE. Tu ne cherchais pas l'argent pour le récupérer ?

PIERROL. Non.

GHISLAINE. Tu ne travailles plus pour le Premier Ministre ?

PIERROL. Officiellement oui. Mais, encore une fois, l'analyse d'Edmond était juste. Il existe un homme nouveau qui fera fi des archaïsmes. Le vieux clan a perdu la partie, mais s'accroche comme un rongeur pathétique à l'illusion d'un pouvoir passé. Il faut être réaliste.

GHISLAINE. Bravo. Et moi ?

PIERROL. L'employeur change. Pas le contrat. Le scénario reste le même.

GHISLAINE. Pourquoi avoir éliminé Weinstein dans ces conditions ?

PIERROL. Si un con comme Olier pouvait retrouver la trace de l'argent, n'importe qui l'aurait pu. Edmond a toujours eu raison sur toute la ligne, à part sur sa gestion des rapports humains. Son arrogance nous faisait courir un risque perpétuel. Nous devons écrire une page vierge. Tu es prête ?

GHISLAINE. Oui.

PIERROL, *regardant le corps de Weinstein*. Edmond était un précurseur. Nous resterons fidèles à sa mémoire. Nous sommes la nouvelle génération et balayerons tous les vieux cons qui paralysent notre pays. Et, conformément à ses enseignements, nous prendrons garde à ne jamais nous assoupir. Jamais.

*NOIR*